

L'ÉVOLUTION PARTIELLE

par Claude FUZIER

La controverse entre Pékin et Moscou se poursuit et prend de l'ampleur. Un long éditorial de «La Pravda», lu intégralement à la radio moscovite, répond à un éditorial du «Quotidien du Peuple» publié le 31 décembre dernier sur les thèses du leader du P.C. italien, P. Togliatti. Pour la première fois l'attaque soviétique s'adresse très directement aux Chinois, au sujet desquels il est rappelé qu'ils soutiennent constamment les Albanais.

Ainsi les contradictions fondamentales du monde communiste s'accroissent. Elles portent, on le sait, sur l'appréciation des forces de l'impérialisme capitaliste et du danger qu'il représente. Il est clair que M. Khrouchchev, parce qu'il possède l'arme atomique, en connaît l'horreur et n'ignore pas qu'un conflit de ce type avec les U.S.A. serait, quel que soit le résultat final, aussi coûteux pour le vainqueur que pour le vaincu. Il se confirme ainsi que «l'équilibre de la terreur» représente un des facteurs essentiels du maintien de la paix. Enfin, cela doit nous inciter à réfléchir sur l'aspect concret et réaliste de la politique conciliatrice de l'U.R.S.S., qui est le résultat de la force américaine et de l'incapacité dans laquelle les Russes se sont trouvés de dépasser nettement cette force: il est probable que la détention exclusive de l'arme atomique par l'U.R.S.S. aurait eu comme première conséquence une poursuite de la politique d'expansion par la force et aurait assuré une toute autre succession à la période stalinienne que celle de M. Khrouchchev.

Mais la source profonde du conflit tient d'abord aux différences fondamentales entre l'U.R.S.S. et la Chine communiste. L'U.R.S.S. est actuellement arrivée au niveau du peloton de queue des nations capitalistes. La Chine en est toujours au communisme de guerre. Trente ans séparent les deux nations, ce qui est beaucoup, compte tenu du rythme d'évolution du monde communiste. En outre, les problèmes chinois sont quantitativement dix fois plus énormes que ceux qu'ont eu à régler les Soviets au lendemain de la première guerre mondiale. Alors que l'U.R.S.S. disposait d'une masse raisonnable de population répartie sur un immense territoire aux richesses multiples n'attendant qu'une exploitation systématique, la Chine concentre plus du quart de la population du globe sur des surfaces utiles infiniment moins disponibles que ne l'étaient les territoires russes.

Certes, la Chine bénéficie d'une situation internationale moins périlleuse que celle connue par l'U.R.S.S. Mise formellement au ban des nations occidentales, elle a pu cependant jouir de certaines complaisances économiques et financières. N'est-il pas question, aujourd'hui, d'un rapprochement avec le Japon, qui inquiéterait d'ailleurs Washington? D'autre part, la Chine a bénéficié d'une aide non négligeable du monde communiste, en particulier de l'U.R.S.S. Mais tout ceci est loin de compenser l'ampleur des questions à résoudre. Enfin, on ne peut sous-estimer, au risque de faire bondir les marxistes par trop sectaires, les traits nationaux du caractère chinois, qui portent les leaders communistes de ce pays au dogmatisme le plus étroit et à la schématisation des problèmes.

Le monde communiste paye ainsi le prix de son expansion triomphante au cours des dix dernières années. Pas plus qu'il n'a réussi à faire disparaître des aspects mauvais de la nature humaine, comme l'ivrognerie, la concussion ou le népotisme, le communisme ne peut régler d'un coup de baguette magique les contradictions entre des peuples d'origine, de civilisation et de nature différentes. Comme toutes les Eglises, il rencontre à son tour les grands conflits de caractères nationaux après avoir subi ceux de caractères idéologiques qui justifient tant d'exclusions et de liquidations physiques sous Lénine comme sous Staline.

C'est une chance pour la paix, une chance pour l'Occident démocratique et une chance pour le socialisme. Des chances qu'il nous faut saisir sans doute au cours des prochaines années. Des chances qui se trouvent en partie gâchées par l'étalage des contradictions du monde occidental et par le vide idéologique dont il offre trop souvent le spectacle.

Lorsque nous portons des condamnations sévères envers la politique étrangère du gaullisme, c'est notamment parce qu'il est évident qu'en affaiblissant l'unité occidentale et en revenant aux méthodes périmées du chauvinisme et du «concert des nations», elle ne permet pas de profiter pleinement de ce qui se passe au sein du communisme mondial. Elle n'offre pas cette attirance séduisante qui pourrait conduire les masses encore influencées par le communisme à faire une pression si forte sur l'évolution khrouchchévienne qu'elle aboutirait à une totale évolution vers la démocratie.

En Asturias

Nuevo acto de resistencia de los mineros

Los mineros se han negado a cobrar la gratificación de Navidad porque, habiendo las empresas distribuido, sin distinción y por igual entre obreros y empleados, las mejoras conquistadas en las huelgas de abril y mayo, estos últimos, los empleados, han recibido como gratificación navideña el sueldo de un mes, mientras que a los mineros se les otorga sólo diez días de salario base.

Entienden los mineros que si no hay diferencia entre obreros

y empleados para el reparto de la prima conquistada con el movimiento huelguístico de la pasada primavera, tampoco debe haberla para la gratificación de Navidad.

Lo que más duele a los trabajadores de las minas es que los empleados, salvo una pequeña minoría, no secundaron las huelgas de la primavera y, sin embargo, las empresas, contra la opinión de los huelguistas, dieron a los empleados idéntica participación que a los mineros en

las ventajas que sólo éstos habían arrancado a las empresas y al Gobierno.

La injusticia es triplemente evidente por cuanto que los favores que los patronos otorgan a los técnicos y administrativos es un premio a la mansedumbre, por un lado; un aliento a los esquiroleros y un intento de acentuar las diferencias sociales, ya viejas en España, entre obreros y empleados, entre trabajadores de blusa y trabajadores de corbata. — O.I.D.E.

Horas decisivas

El Presidente Kennedy, Cuba y España

Por Rodolfo Llopis

El presidente Kennedy se ha creído en el deber de trasladarse a Miami para revistar la brigada de voluntarios cubanos anticastristas que participaron en el desembarco del 17 de abril de 1961. Como se recordará, unos mil quinientos hombres de la expedición lograron pisar tierra cubana en la playa Girón, de la bahía de Cochinos. Lucharon durante sesenta horas; pero viendo que los anticastristas de la Isla no respondían con el aliento, cual se esperaba, los expedicionarios acabaron por rendirse. Hubo 1.187 prisioneros. Fidel Castro no tardó en anunciar que estaba dispuesto a liberarlos a cambio de que se le indemnizaran con quinientos tractores agrícolas. A Cuba le sobraban bocas y le faltaban tractores.

CURIOSO RESCATE

La propuesta de Fidel Castro desconcertó a no pocos europeos. ¡Dos prisioneros y pico por un tractor! En cambio, en Norteamérica debió parecer natural la propuesta ya que surgió rápidamente un "Comité", presidido por Eleanor Roosevelt, para recaudar los millones de dólares que se necesitaban para adquirir los quinientos tractores que se pedían por el rescate de los 1.187 prisioneros anticastristas. Hubo negociaciones a tal fin, mas pronto quedaron interrumpidas disolviéndose el Comité.

Pero en marzo del 62, Fidel Castro volvió a la carga. Propuso de nuevo liberar los prisioneros mediante una indemnización de sesenta y dos millones de dólares. La propuesta no encontró eco. En vista de ello, comenzó el proceso. Comparecieron 1.179 prisioneros, que fueron condenados a treinta años de reclusión, aunque advirtiéndoles que en cualquier momento podrían recobrar su libertad y salir de Cuba si pagaban la multa que el tribunal les impuso, cuyo total ascendía a sesenta y dos millones de dólares.

Rápidamente se constituyó un nuevo Comité, esta vez formado por familiares de los prisioneros condenados que comenzó inmediatamente negociaciones directas con Fidel Castro. En abril se hace público que los negociadores han llegado a un acuerdo. Sesenta de entre los condenados —enfermos y heridos— fueron liberados, previo depósito en una Banca norteamericana del importe del rescate.

En diciembre se conocen los términos definitivos del acuerdo: las indemnizaciones se harían efectivas no en metálico, sino en productos alimenticios y en productos farmacéuticos. El 24 de diciembre llegaban a Cuba los barcos americanos con la preciosa carga convenida. Ese mismo día salían de Cuba, en avión, rumbo a Miami, los 1.113 prisioneros cubanos anticastristas de la expedición de abril del 61 que quedaban. El 30 de diciembre, el presidente Kennedy, acompañado de su señora, se

presentaba en Miami a saludar oficialmente y a revistar la brigada de los supervivientes del desembarco.

PALABRAS DEL PRESIDENTE

El presidente Kennedy, con ese motivo, pronunció unas palabras que merecen ser subrayadas. El comandante de la brigada, José Pérez Román, entregó al presidente Kennedy una bandera cubana un tanto rota, «símbolo de la lucha por la libertad de Cuba», que había acompañado a los expedicionarios. El presidente Kennedy la aceptó emocionado y le aseguró que esa bandera «flotará un día en La Habana, liberada». Y, a continuación, según las informaciones periodísticas, el presidente

Kennedy, añadió: «Quisiera saludar los heroicos esfuerzos que habéis hecho para liberar vuestra patria. Ayudando a que os liberarais, los Estados Unidos han demostrado que todos los que combaten por la libertad son hermanos nuestros. En nombre de mi Gobierno y de mis conciudadanos, yo os acojo en este país.»

Todavía añadió el presidente Kennedy que «los principios por los que los miembros de la brigada de voluntarios habían luchado y por los cuales algunos de los combatientes habían perecido —libertad política, libertad de prensa, libertad de opinar, gobierno democrático— son los mismos principios que rigen la existencia de los norteamericanos y que actualmente son pisoteados en Cuba». «Porque Castro y sus acólitos, pueden gobernar a la nación cubana, pero no gobiernan al pueblo cubano.» «No olvidéis —concluyó el presidente Kennedy— que habéis dejado en Cuba a seis millones de hermanos vuestros, y que hoy toda Cu-

(Pasa a la segunda pag.)

Del año que empieza

Señales para un horóscopo

ALGUIEN se ha referido ya en nuestras columnas a que el nuevo año presenta en su nacimiento señales como para componer con ellos un horóscopo adverso al régimen del Caudillo. Y por si las señales no fueran bastantes, aun se han producido otras de que dan cuenta los corresponsales extranjeros en Madrid.

Decimos señales, y no precisamente causas, sino expresivos efectos de una descomposición que alcanza ya un grado suficientemente alto para sugerir apresuramientos a los interesados en buscar posiciones de evasión y de reacomodo.

Habían aquellos corresponsales del más reciente de unos boletines que expide el consejo privado del conde de Barcelona, esto es, de don Juan de Borbón, aspirante al trono de España; y señalan como una novedad el tono de mal humor con que el tal boletín censura al régimen su conducta desconsiderada y hasta adversa a la dinastía que se cree en el caso de sustituirlo. El consejo privado habla de la gravedad de la situación y considera absurdo e inexplicable —propia para provocar un enfriamiento hacia él— el alejamiento personal en que se tiene al conde de Barcelona, como si se considerase peligroso que los españoles llegasen a conocer su personalidad.

No conocemos los rasgos de su personalidad que el conde de Barcelona tiene tan cuidadosamente guardados para darlos a conocer a los españoles cuando se lo permita el Caudillo. Sólo conocemos —aunque no en su justa cuantía— el manso interés con que ha venido plegándose a los dictados de éste. Tal vez, ante esa "gravedad de la situación" le conviene ahora a su descompuesto consejo privado exteriorizar esa inofensiva rebeldía en un acto inocuo, pero que no deja de ser interesante.

Más interesante parece ser otro boletín que con el número uno y con el título "Es así", acaba de publicar en Madrid el Círculo doctrinal José Antonio y que, en nombre de una pretendida izquierda falangista, declara editorialmente no querer "ni fascismo, ni secta, ni grupo exclusivista".

A tono con ello, la publicación —según los corresponsales— denuncia el debilitamiento de las bases sobre que reposa el Estado. En consecuencia, señala la inutilidad de las llamadas Cortes de procuradores, se muestra partidaria de un sistema bicameral con un gobierno elegido por el pueblo, censura que los rigores del Plan de estabilización monetaria se hayan hecho pesar sobre la clase obrera y denuncia la mala política exterior de España por culpa principalmente de los ministros del "Opus Dei". Hasta —después de reafirmar su anticomunismo— propone el establecimiento de relaciones diplomáticas con la U.R.S.S., pues parece absurdo que Estados Unidos, Francia y otros países tengan un embajador en Moscú y que España se quede sola en negar existencia diplomática a Rusia como fenómeno mundial de gran potencia.

He ahí, en todo eso, un hecho que, tomado en serio, pudiera parecer sensacional. Pero hay que preguntarse por qué el tal grupo de "Es así" no ha levantado esa voz antes de ahora, cuando antes de tantos males y aun en el seno de ellos, hubieran podido pretender que sus enunciados fueran operantes. Ahora ya, ante el fatal destino del régimen, mal puede ese grupo disimular su verdadera intención de sentar preventiva constancia de discrepancias. En tal sentido, su actitud es interesante; pero lo es como una señal más que, junta con otras señales, sirve para componer un horóscopo al régimen del Caudillo.

El Presidente Kennedy, Cuba y España

(Viene de la primera pág.)

ba es una cárcel inmensa en el verdadero sentido de la palabra. »

CUBA Y ESPAÑA

LEYENDO esas palabras del presidente Kennedy, pronunciadas en Miami el 30 de diciembre es imposible no pensar en España y no acordarse de la conducta de los Estados Unidos para con el pueblo español. Las palabras del presidente Kennedy, que todos los democratas del mundo habrán registrado con satisfacción, carecerán de sentido y perderán su profunda significación si se refieren a un solo país. Porque la libertad es indivisible. No hay dictadores buenos y dictadores malos. No se puede ser sensible a los sacrificios sufridos por los defensores de la libertad en un país determinado y sentirse en cambio indiferente ante los sacrificios realizados por otros defensores de la libertad en los demás países. Si Cuba es una cárcel inmensa, cárcel inmensa es también España desde 1939. Si las libertades políticas de prensa, de opinar y gobierno democrático son principios pisoteados en Cuba actualmente, esos principios son pisoteados igualmente en España desde 1939.

Si se saluda los heroicos esfuerzos realizados por los cubanos anticomunistas para liberar su patria, habrá que saludar igualmente a los democratas españoles por los heroicos esfuerzos que han realizado para liberar su patria de la opresión franquista. Si los Estados Unidos declaran por boca de su presidente que han ayudado y que seguirán ayudando a los anticomunistas porque « todos los que combaten por la libertad son sus hermanos », los Estados Unidos no pueden ignorar que ha habido y que hay en España millones de combatientes por la libertad —por lo tanto, hermanos—, ya que no hay en el mundo pueblo alguno que haya derramado tantos torrentes de sangre en defensa de la libertad como ha hecho el pueblo español. Sin embargo...

DEPLORABLE CONDUCTA

LA conducta de los Estados Unidos para con la dictadura que sojuzga al pueblo español desde 1939, ha sido y es muy otra que la que observan para con la dictadura cubana. Los Estados Unidos no ayudan, en España, a los defensores de la libertad, sino que ayudan a los liberticidas. No ayudan a los que reclaman y combaten para que España sea una democracia auténtica, sino que ayudan al Caudillo de España "por la gracia de Dios" —y contra la voluntad del pueblo—, al Caudillo que hace unos meses, en septiembre de 1962, en Palencia, tuvo la osadía de proclamar una vez más, para que nadie lo olvide, que su régimen —régimen totalitario—, « no lo hemos conquistado hipócritamente con unas papeletas (electorales); sino que lo hemos conquistado a punta de bayoneta y con la sangre de los mejores ».

Ya lo sabe, pues, el presidente Kennedy. Para el general Franco, la legitimidad de los poderes que ostenta el presidente Kennedy es muy relativa y, en todo caso, despreciable, ya que ha sido obtenida hipócritamente, mediante unas papeletas electorales, es decir, con lo que muchos creíamos y creemos que es el arma por excelencia de las democracias. Para el general Franco, sólo sus poderes son legítimos, por haberlos conquistado, no hipócritamente mediante unas papeletas electorales, sino con las armas y a costa de un millón de muertos. Con las armas de los "nacionales", añadimos nosotros, donde abundaban los italianos, los alemanes y los marroquíes.

La conducta de los Estados Unidos para con Cuba y los cubanos es muy diferente a la que ha observado y observa para con España y los españoles. En España, no sólo no ayuda a los democratas defensores de la libertad, sino que ayuda, apoya y sostiene a la dictadura que sojuzga a los españoles. La dicta-

tura franquista ha recibido de los Estados Unidos, lo mismo con Administración republicana que con Administración democrata, las más grandes ayudas de todas clases: políticas, económicas, militares y diplomáticas. Ciertamente la dictadura franquista ha recibido igualmente las ayudas de gobiernos de países democráticos y de países comunistas; pero ninguna ayuda ha sido tan escandalosa como la que le han prestado los Estados Unidos de América. Los acuerdos económicos y militares de septiembre de 1953 salvaron a la dictadura franquista que agonizaba y a partir de entonces, los Estados Unidos han hecho y hacen todo lo que está a su alcance para prolongar la agonía de un régimen que todos los democratas españoles maldicen. Nadie se extrañará, pues, que la decepción y la irritación de los democratas españoles sea profundísima.

HORAS DECISIVAS

LOS Estados Unidos ayudan a los cubanos que quieren acabar con la dictadura castrista. Lo ha proclamado públicamente el presidente Kennedy. Los democratas españoles, que queremos acabar con la dictadura. Nosotros no pedimos a los gobiernos de los países democráticos —a todos ellos— que nos ayuden a acabar con la dictadura franquista, no pedimos tanto, den directamente a recuperar España para la democracia. No lo pedimos, aunque nos sobren títulos para reclamar esa ayuda directa a quienes tanta responsabilidad tienen en la instalación de la dictadura franquista en nuestro país. Nosotros sólo pedimos a los gobiernos de los países democráticos que terminen de una vez y para siempre las escandalosas ayudas de todo género que prestan al régimen franquista. Al régimen franquista, que no a España ni al pueblo español.

En ese sentido, añadimos que pronto, muy pronto, y en todo caso siempre dentro del año 1963, el régimen franquista y los democratas españoles van a conocer horas decisivas. Esas horas van a ser igualmente de gran responsabilidad para los gobiernos de los países democráticos que, hasta ahora, y para vergüenza suya, han venido salvando con sus ayudas al régimen franquista cada vez que éste se ha encontrado en situación angustiosa.

El régimen franquista atraviesa actualmente un momento crucial de su existencia. La crisis permanente en que vive, se ha agravado. La situación económica es hoy más catastrófica que nunca, a pesar de los discursos optimistas que para engañarse a sí mismo pronuncian los ministros interesados. La situación social es hoy más explosiva que nunca, y no se parará y mucho menos resolverá, con las falsas promesas contenidas en el último discurso del Caudillo y en la exégesis que del mismo ha hecho el ministro de Trabajo, como no se parará y mucho menos resolverá, sino todo lo contrario, con los falsos convenios colectivos, ni forzando la exportación de los trabajadores, ni deportando en masa a los "agitadores sociales", como están haciendo, temerosos de que estalle el malestar general.

A la gravedad de la situación económica y social, mal endémico de la dictadura franquista, hay que añadir ahora, en estos momentos, las dos preocupaciones vitales del régimen: el Mercado Común y la prórroga del bochornoso convenio establecido con los Estados Unidos en septiembre de 1953, por el que Franco cedió, arrendó o alquiló, a espaldas del país, trozos del territorio nacional.

MERCADO COMUN Y BASES AMERICANAS

¿QUE van a hacer los gobiernos de los seis países del Mercado Común con la demanda de asociación que ha osado presentar el Gobierno del general Franco? ¿Será posible que el Consejo de Ministros de los Seis, ciscándose en el espíritu y en la letra del Tratado de Roma, y desoyendo el cla-

mor de todas las organizaciones europeas, de todos los partidos socialistas y de todos los sindicatos de Europa, contesten a las pretensiones franquistas, no ya favorablemente —lo que es inconcebible— sino en términos dubitativos tales que puedan ser explotados desvergonzadamente por la propaganda franquista, cual acostumbra, ante los españoles, como una prueba concluyente de que la dictadura franquista reúne los requisitos democráticos necesarios para exigir el Tratado de Roma para poder iniciar las negociaciones conducentes al futuro ingreso en la Comunidad Económica Europea?

Nosotros creemos que no. Nosotros creemos, por el contrario, que es una gran ocasión para la C.E.E. de reafirmar solemnemente los principios democráticos de su fundación y una gran oportunidad para que los españoles sepan que una España democrática tendría su puesto indiscutible en el Mercado Común, pero que la España actual, por su origen dictatorial, y sólo por eso, no cabe en la Comunidad Económica Europea. Todo ello significaría el solemne desahucio de la dictadura franquista, que todos los democratas españoles desean y esperan.

En cuanto a la prórroga del Convenio del 53 entre los Estados Unidos y el general Franco, convenio que expira en septiembre de 1963, los agentes franquistas han lanzado ya sus pretensiones: primero, admisión de la España franquista en el Pacto Atlántico y, después, negociación acerca de las bases americanas instaladas en España. La pretensión no puede ser más absurda. ¿Cómo puede concebirse que una Organización defensiva que se ha creado para defender la libertad, pueda admitir en su seno a un país de dictadura que suprime la libertad a sus súbditos y pisotea todos los derechos de la persona humana?

Nosotros no ignoramos —lo hemos dicho ya varias veces— que desde que fue expulsada España de África, operación que no tardará en completarse, como es fatal y natural, está planteado el problema del Ejército. Los militares españoles han sido formados bajo el signo de su "vocación africana". Esa vocación no tiene ya razón de ser. Los militares acabarán replegándose en la Península. El Ejército tendrá que reducirse y reorganizarse con arreglo a nuevas situaciones. Tendrá que cambiar de vocación. Esa otra vocación no puede ser otra que la "vocación europea". Esa vocación europea le llevará naturalmente al Pacto Atlántico. Mas eso no puede tener efectividad mientras el régimen franquista no desaparezca. Si al hablar del Mercado Común hemos dicho que los españoles tienen que elegir entre Franco sin Mercado Común o Mercado Común sin Franco, ahora, al hablar del Pacto Atlántico, decimos que los militares, a su vez —los militares y los demás españoles—, tendrán que elegir entre Franco sin Pacto Atlántico o Pacto Atlántico sin Franco.

¿Qué harán los Estados Unidos ante estos problemas y estas nuevas situaciones? Pronto lo sabremos. Pronto sabremos si las palabras solemnes pronunciadas por el presidente Kennedy el 30

Crónica viajera

DOS INFORMES

HOY voy a referirme a dos informes que, muy a pesar de nuestro queridísimo Gobierno están en la cima de la actualidad, habiendo ocupado columnas de los periódicos de casi todo el mundo y llenado los espacios de los diarios hablados de las emisoras españolas hasta hacer quedar afónicos a los locutores.

Estos dos informes, son: "Informe del Banco Internacional de Reconstrucción y Fomento", mejor conocido por "Informe del Banco Mundial", y el "Informe de la Comisión Internacional de Juristas, con sede en Ginebra, sobre el actual sistema jurídico en España".

Como puede suponerse, ninguno de los informes en cuestión beneficiará en lo más mínimo al régimen del general Franco. No obstante —supongo que por imposición del Banco Mundial—, el primero ha sido publicado y, pulcramente encuadrado, está a la venta en todas las librerías de España. Del segundo informe no conozco el contenido de una sola de sus líneas, pero conozco, sin embargo, las respuestas que los ministros de Ocultación y de Injusticia —como diría don Salvapán de Madariaga— de Yugoslavia, están dando estos días en los "Clubs de prensa" y a través de todas las emisoras de la "S.E.R."

Porque desconozco por completo el contenido del Informe de los Juristas, cuya publicación no veremos en España a la venta libre y porque tengo al alcance de mi mano el del Banco Mundial, me limitaré a comentar algo que a este último haga referencia.

Este informe es el fruto de unos estudios realizados en España por una misión de expertos extranjeros en cuestiones de desarrollo económico, solicitados por el Gobierno al Banco Mundial, a fin de que le enseñara a "enderezar entuerto". Veo hasta aquí que a la tierra del Quijote son llamados los quijotes de otras latitudes donde se vive en "democracia podrida" para que solucionen los problemas que el actual Gobierno es incapaz de resolver por sí solo.

Entre otras muchas y muy interesantes cosas, el informe dice: « España dispone de los recursos humanos y físicos necesarios para alcanzar y conservar una elevada tasa de crecimiento económico... » Supongo que si, pero los recursos humanos están ahogados por la dictadura o expul-

de diciembre en Miami ante los cubanos anticomunistas, eran palabras dictadas por un egoísmo vulgar o si respondían a principios enraizados en la conciencia de un democrata. España es hoy más que nunca el gran "test", la gran prueba, de las democracias y de los democratas.

Rodolfo LLOPIS



Liberalización, liberalización y... votos, no

El Caudillo ha designado jefe de la "operación liberalización" a su jacarandoso ministro de Información y Turismo, Fraga Iribarne. Todo el mundo sabe que esta "operación" es una farsa, y por eso los ministros que participan en ella, queriendo aparentar una liberación que no sienten, son llamados libeláticos por las gentes. De ahí que en lugar de hablarse entre los españoles de "operación liberalización" se le denomine "operación libelización". Pues bien, el jefe de la "libelización" ha visitado días atrás la bella Costa del Sol malagueña, en la que, dicho sea de paso, están realizando descomunales negocios de compra-venta de terrenos los ami-

gos del ministro, y ha comenzado así uno de los innumerables discursos que pronunció: « Como no somos políticos y no pedimos vuestros votos... »

No, Fraga Iribarne no pide votos; eso sería una auténtica liberalización y él es ministro para el engaño. En el régimen caudillesco lo que cuentan son las bayonetas, lo que no impide mendigar la protección de los gobiernos extranjeros que todavía, como los viejos políticos, tienen la costumbre de pedir los votos de los ciudadanos de sus países respectivos. Claro está que esas palabras dichas en la Costa del Sol son harto diferentes de las que escribe y manda escribir el jefe de la "libelización"

sados al extranjero. Si no fuera así, no tiene explicación que los españoles necesitemos consejos de nadie para dar el desarrollo que haya de darse a nuestro país. Luego recursos humanos los hay, sí, pero ocultos.

A través del Informe, que forma un tomo de 567 páginas, dotado con 19 mapas a todo color y 82 cuadros gráficos estadísticos, la citada misión de expertos acusa al Gobierno de una serie de innumerables negligencias e ineptias cometidas desde su instauración hasta el presente. Pone de manifiesto que las estructuras económicas, así como la administración pública nacional, son anacrónicas y están por corruptas inutilizables. Acusa el informe al Estado de tener los intereses nacionales supeditados a las directivas de ciertas empresas privadas particulares. Y, en conjunto, el informe asegura que nada bien hecho se ha realizado y que de lo poco que se ha llevado a cabo, la mitad no es rentable y la otra mitad era completamente innecesario hacerlo. Después de decir al Gobierno cuáles son sus defectos y dónde residen el informe los califica, mientras no cambien de política, de incapaces. Desde luego, esta acusación huele; de otro modo nadie se explica que una misión extranjera venga a España para aconsejar a su Gobierno.

Después de poner de relieve una interminable serie de errores cometidos y de obstáculos existentes que impiden el desarrollo económico de España, los expertos del Banco Mundial aconsejan al Gobierno las fórmulas a emplear para hallar la solución del problema, es decir, para que salga del atolladero en que se encuentra.

Puede ser que el Gobierno del dictador Franco piense seguir los consejos al pie de la letra. De esta forma, ellos mismos reconocerán su propia ineptia. Los consejos que da al Gobierno franquista el Banco Mundial me parecen acertados desde el punto de vista económico. Sería buena cosa para la economía española que se aceptaran y se pusieran en práctica.

Poco o nada puedo decir del otro informe. Pero, desde luego, me extraña que el Gobierno de Franco, que reconoce su propia incapacidad para resolver los problemas de orden económico y que acepta consejos de una misión extranjera, se niegue a reconocer su incapacidad en cuestiones jurídicas y rechace los consejos que podría recibir de la Comisión Internacional de Juristas.

Es cierto, que los juristas que componen esta Comisión pertenecen a las "democracias podridas". Podridas, sí, pero con un grado de putrefacción que todavía hoy les permite crear expertos capaces de dar lecciones, consejos y recomendaciones a los dirigentes de esa otra "democracia orgánica" que, a pesar de estar llena de "órganos", por lo que se oye, están todos desafiados.

OBSERVADOR

Hombres y cosas

Las tribulaciones de Harold Macmillan

Se discute bastante en Gran Bretaña sobre el asunto del "Skybolt". Después de las entrevistas de Rambouillet y de las Bahamas, la prensa ha manifestado su desaprobación y desagrado al acuerdo nuclear entre Macmillan y el presidente Kennedy. Ha habido, sin embargo, un acontecimiento inesperado en estos días. Es el que se refiere a la publicación de un memorándum alejman en Londres, París y Washington, que pone en entredicho al ex rey Eduardo VIII, actual duque de Windsor. Mas esto solamente ha logrado apasionar a algunos círculos británicos. En general, este asunto se considera simplemente como una inoportuna diversión. Lo que más ha llamado la atención es lo que se relaciona con la política internacional y con las negociaciones que personalmente ha realizado el jefe del Gobierno.

Para la mayoría de los ingleses la conferencia de Nassau ha constituido un grave fracaso. Se busca pues, saber si las faltas, para esta contrariedad, son imputables al primer ministro o si el verdadero responsable es el Departamento de Defensa, mister Torneycroft. Aunque subida de tono, la polémica se prosigue dentro del "fair play" y del

"fair-spoken", es decir, leal, cortés y francamente, condiciones ambas con que los británicos suelen tratar los delicados problemas de interés nacional. Las alusiones a la intransigencia norteamericana son frecuentes y no exentas de energía. En cambio, sobre la entrevista de Rambouillet apenas si se la recuerda. La flemia satírica solamente parece haber conservado un rasgo característico. Es aquel en que se dijo en Francia que Harold Macmillan había sido un excelente tirador y que en unas horas había matado setenta y siete falsos.

La reacción de la prensa, como hemos señalado, ha sido dura e incisiva. Los periódicos han publicado en primera página y bajo grandes titulares el resultado de la conferencia de las Behemas. Unos califican el hecho de inaceptable y de "saldo en contra". Otros, como el "Daily Express", llegaron a insertar, en el momento mismo de la conferencia, una información de su enviado especial en la que éste decía textualmente: "Nos hemos vendido." En un tono más moderado, el "Daily Herald", señaló también que "el presidente Kennedy había ganado en toda la línea y que Macmillan se había rendido." Hay además otros comen-

tarios irónicos donde se pone de manifiesto la buena fe del Premier británico, del que se dice ha vuelto a Londres con las maletas vacías.

Esto, por una parte. De otro lado, la oposición a la política conservadora se ha fortalecido grandemente. Esta que, como es sabido, va de los liberales a los laboristas, ha hecho públicas algunas declaraciones de sus dirigentes. Por ejemplo, mister Grimond, del partido liberal, ha manifestado que en el asunto del "Skybolt" los norteamericanos le habían pasado a Inglaterra la mano por los ojos. Y por su parte, George Brown, el portador laborista, llega a la conclusión que ha sido el primer ministro quien ha rechazado la oferta del presidente Kennedy.

Así, pues en este pleito sobre la política internacional inglesa se pueden establecer bastantes interrogantes. Algunas ya han sido contestadas por reporteros y comentaristas. Se da por seguro que Macmillan tendrá que enfrentarse con una de sus mayores crisis políticas. Nadie sabe cómo se las arreglará para convencer a los electores después del acuerdo "unilateral" (así lo califican la crítica imparcial y la oposición) concluido en Nassau. Hasta se hacen vaticinios para el futuro, dando por cierta la derrota del partido conservador en las próximas elecciones. Y, no sin cierta malicia, se apunta que quien reemplazará a Harold Macmillan, como primer ministro, será el laborista Hugh Gaitskell. Sea de esto lo que fuere, no nos detendremos para examinarlo. Y volvamos con el clamoroso asunto del "Skybolt", que es lo que nos hemos propuesto aclarar en este trabajo.

VIDA Y MUERTE DE UN PROYECTIL - COHETE

Es ahora cuando debemos formular la siguiente pregunta: ¿Qué es el "Skybolt"? Como su nombre compuesto inglés indica (rayo o cohete del cielo) el "Skybolt" es un proyectil nuclear de unos 1.600 kilómetros de alcance. Cargados de bombas de hidrógeno, los "Skybolts" tienen que ser transportados bajo las alas de aviones de bombardeo. En este caso, los "Vulcano" que

(Pasa a la sexta pág.)

Como ellos lo dicen

El tesoro artístico de Santander, en peligro

Muchos escudos heráldicos han sido desmontados y llevados a otros países

Santander. (De nuestro corresponsal, Alfonso Prieto.) — Ante la Comisión Provincial de Monumentos ha presentado una denuncia, que ha sido comentada en toda la provincia, el vocal de la misma don Manuel Pereda de la Reguera, quien, al mismo tiempo, con motivo de los hechos sucedidos, ha presentado su dimisión como miembro de dicha junta.

Según el informe presentado, el tesoro histórico-artístico de Santander está desapareciendo. Al parecer, unos mercaderes organizados, en combinación con otros de Asturias y Galicia, hacen tiempo que vienen adquiriendo escudos heráldicos, portales de antiguas casonas montañesas, imágenes de templos y otras riquezas monumentales que datan de siglos, y que tras seguir un camino desconocido se asegura que son vendidas al extranjero. La verdad es que son ya muchos los escudos heráldicos, sobre todo, que han sido desmontados para ser trasladados a otros países, después de haber dado prestigio durante varios siglos a las fachadas de los antiguos palacios típicos de esta región.

Las pérdidas son incalculables e irreparables, y de no evitarse esta sangría que está padeciendo la provincia de Santander, se teme que el tesoro histórico-artístico provincial desaparezca totalmente.

Al parecer, según nos dice el señor Pereda de la Reguera, el problema no es nuevo, pues durante los últimos años lo ha denunciado en varias ocasiones, pero hasta el momento la Comisión Provincial de Monumentos no ha tomado medida alguna para evitarlo. Por dicha razón, el señor Pereda, que tan sólo llevaba tres meses formando parte de la misma pero que desde hace muchos años está muy interesado por estas cuestiones —es académico correspondiente de la de Historia, de la de Bellas Artes de Valladolid y de la de Nobles Artes y Bellas Letras de Córdoba— ha presentado a dimisión, denunciando al mismo

tiempo los hechos al director general de Bellas Artes.

Se espera que dicha Dirección General, dada la importancia que ha alcanzado el problema, tome rápidamente cartas en el asunto así como que las autoridades provinciales adopten las medidas urgentes y precisas para evitar este saqueo que está padeciendo la Montaña, y que ha traído consigo que en el pueblo de Vega de Carriedo, por ejemplo, hayan sido adquiridos por los mercaderes citados los cinco escudos heráldicos que existían en otras tantas casonas del pueblo. Gracias a las primeras medidas adoptadas ha sido posible paralizar la venta de unas magníficas tallas románicas y góticas que, con el pretexto de restauración de un templo, estaban tratando de comprar. Porque los repetidos compradores, que están haciendo grandes negocios llevándose de la provincia su no mucha riqueza monumental no se detienen ni ante los templos sagrados, aprovechando la no muy amplia formación que en esto aspecto tienen los encargados de conservar los mismos.

El disgusto causado por este saqueo es mayor por cuanto, al parecer, se está realizando vulnerando las disposiciones vigentes, que protegen esta riqueza e impiden el que, como está ocurriendo, se desmonten de las fachadas los escudos heráldicos, las típicas portadas y las cruces de término, que, según parece, son los principales blancos de estos comerciantes, que están acabando con el patrimonio histórico-artístico de esta provincia.

(Pueblo, Madrid, 18-12-62.)

La crónica que hemos reproducido íntegramente demuestra, una vez más, que desde la instauración del régimen caudillesco se ha entrado a saco en el tesoro artístico de España que, durante siglos, se había ido acumulando y resistiendo a todas las vicisitudes. Ha tenido que ser ese régimen, de fementido patriotismo, el que está despojando a España de sus obras de arte, hasta de las más inconcebibles, como son esos escudos heráldicos de casas de la provincia de Santander.

Esos "mercaderes organizados" de que habla el cronista no podrían operar en ese régimen policiaco, sin el consentimiento y connivencia de las autoridades. Son éstas pues, las mayores responsables. Como vencieron a España ésta les pertenece; por eso envían al extranjero sus tesoros histórico-artísticos vendiéndolos al mejor postor. ¡Arriba España!

Alianza Sindical

AVIGNON (VAUCLUSE)

ACTO PUBLICO

DE LA ALIANZA SINDICAL C. N. T. - U. G. T.

El Comité de Alianza Sindical U.G.T.-C.N.T. de Avignon invita a todos los españoles, y particularmente a los afiliados de dichas organizaciones, para que asistan al mitin que se celebrará el domingo 27 de enero, a las dos y media de la tarde, en el local de Force Ouvrière, 20, Avenue de Monclat, Avignon.

En dicho acto harán uso de la palabra:

JEAN BOUVET, secretario general departamental de Force Ouvrière.

ROQUE SANTAMARIA, secretario general de la C. N. T.

PASCUAL TOMAS, secretario general de la U. G. T.

Españoles: No dejéis de acudir. Vuestra presencia confirmará el ansia de liberar al pueblo español.

El Comité.

Los aguinaldos del Caudillo

Salarios y precios

No siendo de fiar los índices que sobre precios facilita el Instituto Nacional de Estadística, Acción Social Patronal elabora sus propias estadísticas. Así, tomando como base 100 en marzo de 1959, da los siguientes índices de precios para noviembre próximo pasado:

130.1 para Sevilla;
111.6 » Granada;
124.6 » Madrid.

Al mismo tiempo facilita su cálculo del presupuesto de gastos mínimo para un matrimonio con dos hijos menores, que cifra en 154,34 pesetas diarias.

La prensa nos facilita la noticia de que el Caudillo, en su mensaje de fin de año, anunció un aumento de «casi el cien por ciento» del salario de los obreros no especializados, aumento que alcanza a un 18 por 100 de los trabajadores. El casi cien por ciento se reduce a llegar a 60 pesetas de salario.

Ningún aumento es despreciable para los trabajadores. A mayor motivo para los españoles, muy mal pagados. Pero lo que acaba de anunciar el Caudillo no es una decisión extraordinaria. Primero, porque esa clase de aumentos absorbe los concedidos voluntariamente por los patronos o regulados por convenio colectivo. Segundo, porque el mínimo legal se hallaba alrededor de 35 pesetas por ocho horas de trabajo, lo que se traduce por una mejora de sólo unas 25 pesetas Tercero, porque, afecta a muy pocos trabajadores, si se tiene en cuenta que la población activa en España alcanza unos 11,5 millones y que unos 10 millones, "grosso modo", son asalariados. Consecuentemente, los beneficiarios de ese aumento no llegan a dos millones de trabajadores y hay que descontar aquellos cuyos mínimos ya estaban en la cifra que ahora alcanzará el mínimo salarial o no muy lejos.

Es fácil imaginarse lo poco que significa el aumento para los peones, a quienes realmente afecta, puesto que institución tan moderada y prudente como Acción Social Patronal —organismo católico— estima en 154,34 pesetas por día y para Madrid los gastos diarios de un matrimonio con dos hijos menores. Aunque el mínimo ahora establecido por el Caudillo se mejora con los subsidios familiares y las pagas extraordinarias, se puede estimar como muy cerca de la realidad que los ingresos de los peones, incluidos todos los ingresos enu-

merados —salario, subsidios y pagas extraordinarias— difícilmente llegue a un ingreso diario de cien pesetas por ocho horas de trabajo.

Les queda, pues, a los peones madrileños, pese al aguinaldo del Caudillo, un déficit diario de 54,34 pesetas; y lo que les pasa a los madrileños les sucede a todos los peones de España. Además, con ese pobre aguinaldo, el genial "centinela de Occidente" deja al pueblo español luchando a brazo partido con la inflación, contra la cual, las amenazas del providencial Caudillo son como el agua de Carabancha contra la viruela loca.

J. B.

Eureka

Ya se sabe dónde está la Escuela de terrorismo

EL 23 de septiembre de 1962, el general-ministro de Gobernación, Camilo Alonso Vega, en una nota oficial que todos los diarios franquistas publicaron con gran lujo tipográfico, informaba a los españoles haber descubierto la organización terrorista que colocó los petardos en Valencia, San Sebastián, Barcelona y Madrid. Y para que se enteraran en Francia y procediesen las autoridades francesas en consecuencia, declaraba que los dos esos agitadores se habían formado en la Escuela de Terroristas que funcionaba en Toulouse, rue du Point, número 40. No era la primera vez que los servicios policíacos franquistas habían denunciado la existencia de la famosa Escuela de Terroristas de Toulouse, Escuela que ni la policía francesa, ni quienes viven en Toulouse conocían su existencia ni pudieron dar con ella. Pero esta vez, y gracias a los buenos informadores del general-ministro de Gobernación, supimos, al fin, dónde funcionaba la famosa Escuela, 40, rue du Point. Encontraría parecía cosa sencilla. Sin embargo, ni nosotros, ni nadie, pudimos dar con ella, por la sencilla razón de que en Toulouse no existe ninguna calle ni callejuela que se llame "rue du Point". Ante la planea que se tiró el famoso general-ministro de Gobernación —y no era la primera—

suponemos que destituiría a su informador.

¿Pero dónde, dónde existirá esa famosa e invisible Escuela de Terroristas que trae de cabeza al general-ministro de Gobernación? Al fin hemos dado con ella, cuando menos lo esperábamos. Con razón dicen los franceses «que sí, a veces, se encuentra sin buscar, es porque se ha buscado antes muchas veces sin encontrar».

Nos hemos enterado por la prensa francesa. En "Le Monde" del 6 de enero hemos leído que la policía de Orleans, Marsella, Angers y Burdeos había detenido a doce individuos de un comando de la O.A.S. Según declararon los detenidos, tenían la misión de asesinar a M. Alexandre Sanguinetti, hoy diputado U.N.R. de París y antes miembro del Secretariado del ministro del Interior, M. Frey. Los detenidos, afortunadamente, no lograron asesinar a M. Sanguinetti. En cambio, confesaron haber cometido con éxito una agresión a mano armada en Luynes (Indre-et-Loire) contra una Oficina de Recaudación de Contribuciones. No nos ocuparemos de este asunto si no fuera porque uno de los detenidos, por lo visto el más locuaz de todos ellos, llamado Pierre Torres, aprehendido en Marsella el 23 de diciembre, declaró (traducimos literalmente de "Le Monde") lo que sigue:

«HE SEGUIDO EN ESPARA,

R.

(Continuación.)

IV. - El poder legislativo

Atribuciones legislativas del jefe del Estado.

» Como ya se ha indicado, la Junta de Defensa Nacional confirió al general Franco "todos los poderes del nuevo Estado", por el Decreto de 29 de septiembre de 1936.

» La atribución del poder legislativo al jefe del Estado fue confirmada explícitamente por la Ley de 30 de enero de 1938.

» El artículo 7 de la Ley de 8 de agosto de 1939, sobre la reorganización de la Administración central del Estado, amplió todavía más las atribuciones legislativas del jefe del Estado al autorizarle a dictar normas jurídicas de carácter general "aunque no vayan precedidas de las deliberaciones del Consejo de Ministros". Se dispone que en tales casos el jefe del Estado "dará después conocimiento a aquél de tales disposiciones o resoluciones".

Estas atribuciones legislativas se confirman también en la exposición de motivos de la Ley de 17 de julio de 1942, creadora de las Cortes.

» Cabe hacer observar que el referéndum sólo es obligatorio para la derogación o modificación total o parcial de estas leyes y no para la aprobación de nuevas leyes fundamentales. Así, la más reciente de estas leyes, la de 17 de mayo de 1958, sancionadora de los Principios del Movimiento Nacional, no fue sometida a referéndum. Fue promulgada por el jefe del Estado sin consultar siquiera las Cortes. El jefe del Estado se limitó a leerla el 17 de mayo de 1958 ante las Cortes reunidas en sesión solemne; la presentó con la fórmula: "Yo, Francisco Franco Bahamonde, Caudillo de España, consciente de mi responsabilidad ante Dios y ante la Historia, en presencia de las Cortes del Reino, promulgo como Principios del Movimiento Nacional los siguientes..."

» La Ley de Referéndum sólo ha sido aplicada en una ocasión, el 6 de julio de 1947, cuando la Ley de Sucesión en la Jefatura del Estado fue sometida a aprobación nacional.

» La composición de las Cortes quedó definitivamente establecida por la Ley de 9 de marzo de 1946, con ocasión de la primera reelección. En virtud de esta Ley, los procuradores pertenecen a tres categorías distintas:

a) Los procuradores cuya función deriva jurídicamente de la naturaleza del cargo que desempeñan; la duración de su mandato depende del ejercicio de estas funciones. Son los siguientes: los ministros; los consejeros nacionales de la Falange; el presidente del Consejo de Estado; el del Tribunal Supremo de Justicia y el del Consejo Supremo de Justicia Militar; los alcaldes de las cincuenta capitales de provincia y los de Ceuta y Melilla; los rectores de las universidades; el presidente del Instituto de España y el del Consejo Superior de Investigaciones Científicas; el presidente del Instituto de Ingenieros Civiles y los jefes de los veinticuatro sindicatos.

b) Las personas designadas por el jefe del Estado por su jerarquía eclesiástica, militar, administrativa o social, en número no superior a cincuenta.

c) Los procuradores elegidos. Forman este grupo los procuradores sindicales en número no superior a la tercera parte del total, los representantes de los municipios, esto es, 52 (uno por cada provincia); los representantes de las diputaciones provinciales (52), y los representantes de ciertas corporaciones (abogados, médicos, miembros de las profesiones liberales, etc.), 18 en total.

» Los 52 representantes de las diputaciones provinciales y los 52 representantes de los municipios son en realidad los únicos que cabe considerar —por lo menos en cierta medida— representativos del pueblo en general; el Ejecutivo está asociado indirectamente con la elección de los procuradores mencionados en el apartado a) al nombrarles en los cargos y puestos en virtud de los cuales adquieren la calidad de miembros de las Cortes.

» Los proyectos de ley que han de someterse al Pleno pasarán

previamente a "informe y propuesta de las comisiones correspondientes" (artículo 11). El examen de los proyectos de ley corre a cargo de estas comisiones que también estudian las enmiendas y deciden si conviene introducirlas.

» De este modo las comisiones ejercen cierta influencia sobre la regulación de las materias que se les someten. Por consiguiente, tiene considerable importancia para el Gobierno la pérdida de la autoridad sobre la composición de las comisiones de las Cortes. Por este motivo se ha dispuesto en la Ley que los miembros de las comisiones serán nombrados por el presidente de las Cortes.

» Raras veces se delibera acerca de un proyecto de ley después del examen en comisión. Salvo muy escasas excepciones, el proyecto es siempre aprobado por el Pleno.

» No es tampoco obligatorio consultar a las Cortes en caso de guerra o de urgencia.

V. - Atribuciones del poder ejecutivo

» La Ley (de 26-7-57) no define la función y poderes del jefe del Estado. Según la exposición de motivos, sus atribuciones y prerrogativas serán objeto de una ley. Por el momento, se rigen por las Leyes y Decretos dictados durante la guerra civil e inmediatamente después, mencionados ya en diversos lugares, a saber, el Decreto de 29 de septiembre de 1936, por el que se nombró al jefe del Estado, y las Leyes de 30 de enero de 1938 y 8 de agosto de 1939. Dado que el general Franco es a la vez jefe del Estado y del Gobierno, las dos funciones son en la actualidad virtualmente una sola. Con arreglo a la Ley de 26 de julio de 1957, antes citada, puede deducirse que las atribuciones conferidas por la misma al presidente del Gobierno se confunden con las atribuidas al jefe del Estado por la legislación anterior.

» El jefe del Estado nombra a los ministros, que responden ante él. Sólo él puede destituirlos.

» El mantenimiento del orden público es una de las principales obligaciones de todo gobierno. Según las disposiciones de la Ley de Orden Público de 30 de julio de 1959, el Gobierno español tiene atribuciones muy amplias para cumplir esta obligación. Esta Ley será examinada con mayor detalle en el capítulo relativo a la defensa del régimen. Baste decir aquí que sólo el Gobierno tiene atribuciones para declarar el estado de guerra o el de excepción. Según el artículo 25 de la Ley de Orden Público, "cuando alterado el orden público, resultaran insuficientes las facultades ordinarias para restaurarlo, podrá el Gobierno, mediante decreto-ley, declarar el estado de excepción en todo o parte del territorio nacional, asumiendo los poderes extraordinarios que en este capítulo se determinan". Sólo el Gobierno puede decidir cuándo se ha perturbado el orden público y cuándo los medios ordinarios no sirven ya para atender a la situación. Sólo tiene una obligación: notificar a las Cortes el decreto por el que se declara el estado de excepción.

» Si el Gobierno decide aplicar el artículo 25 de la Ley de Orden Público, asume un gran número de atribuciones especiales. Puede, por ejemplo:

- prohibir el tránsito de peatones y vehículos por las vías públicas;
- prohibir reuniones;
- limitar la libre circulación de las personas;
- establecer zonas de seguridad en las que el público no puede entrar o de las que no puede salir;
- efectuar detenciones sin tener que ajustarse al procedimiento fijado por el Código Penal;
- exigir la notificación de cualquier cambio de dirección o de residencia;
- ordenar la deportación temporal de los sospechosos;
- obligar a los sospechosos a residir en una zona específica;
- instituir la censura de prensa, televisión, radio, películas cinematográficas y de cual-

Un documento trascendental para España y el imp

VI. - El poder judicial y la abogacía

Nombramiento de los jueces.

» En España se ingresa actualmente en la carrera judicial mediante oposición a plazas de alumnos de la Escuela Judicial entre doctores o licenciados en derecho, españoles, varones, mayores de 21 años y de estado seglar. De hecho, los candidatos han de probar además su adhesión al Movimiento Nacional y poder acreditarla en forma satisfactoria para la Administración; en otro caso, lo más probable es que sus calificaciones no se tengan en cuenta. El Gobierno desea nutrir los escalafones judiciales exclusivamente con personas que le estén sometidas y rechazar a los que han manifestado un espíritu independiente. En esta política, el Gobierno sólo ha conseguido su aspiración en los órganos superiores de la administración de justicia. En general, el poder judicial cuida celosamente sus tradiciones de independencia. Movido por la intención de influir sobre los candidatos a cargos judiciales, el Gobierno creó la Escuela Judicial que tiene por misión la selección y formación profesional de los licenciados en derecho que hayan de ingresar en las carreras judicial y fiscal.

» Las normas dictadas el 25 de julio de 1956 modificaron los términos del juramento que se exige para ser investido de un cargo judicial. El juramento obliga ahora a lo siguiente: "Juro ante Dios y los Sagrados Evangelios obedecer incondicionalmente las órdenes del caudillo de España y también las leyes y disposiciones inherentes al ejercicio de mi cargo, sin otro motivo que el cumplimiento de mi deber y el bien de España". Parece difícil conciliar este juramento con los requerimientos de una administración de justicia recta e imparcial.

» El actual Consejo (Judicial) fue creado por la Ley de 20 de diciembre de 1952 con fines esencialmente políticos.

» Los nombramientos de presidente y fiscal del Tribunal Supremo se hacen libremente por el Gobierno. Los presidentes de Sala se designan entre los magistrados del Tribunal Supremo.

» (De los seis presidentes de Sala actualmente en funciones, cinco han desempeñado en el régimen cargos esencialmente políticos con anterioridad a su designación.)

Jurisdicción militar.

» En otros países de la Europa occidental los tribunales militares desempeñan en época de paz una función meramente secundaria que se limita al enjuiciamiento de los delitos exclusivamente militares, es decir, los daños causados a las instalaciones militares, los actos de desertión y los delitos comunes cometidos por los miembros de las fuerzas armadas. En España la situación es totalmente distinta. Los tribunales militares constituyen uno de los pilares del régimen actual, instituido en primer lugar por un levantamiento armado. Su jurisdicción es muy amplia en causas penales ordinarias y todavía lo es más en relación con causas penales de carácter político. El Gobierno ha utilizado procedimientos poco ordinarios para comprender en la jurisdicción de los tribunales militares materias que por lo común les son completamente ajenas. Disposiciones especiales, en particular el Decreto de 21 de septiembre de 1960, han asimilado a los delitos de carácter militar algunos delitos comunes y

delitos cometidos por civiles (véanse las págs. 72 a 74).

» En el grado inferior funcionan los consejos de guerra. Sus miembros son nombrados por las autoridades judiciales competentes, esto es, los capitanes generales del ejército y los almirantes (artículo 49 del Código de Justicia Militar). En el grado más elevado funciona el Consejo Supremo de Justicia Militar, que es el órgano de recurso. Sus miembros son nombrados por decreto del Gobierno. Forman también parte de la administración de justicia militar:

- el juez militar especial para la tramitación de los procedimientos judiciales derivados de las actuaciones extremistas, que es un juez de instrucción, y
- el juez especial para la represión de las propagandas ilegales.

Independencia del poder judicial.

» La independencia absoluta de los jueces es un principio fundamental de toda sociedad basada en la legalidad y en el imperio de la ley. Según el art. IX de la Ley de los Principios del Movimiento Nacional de 17 de mayo de 1958, todos los españoles tienen derecho a una justicia independiente, "que será gratuita para aquellos que carezcan de medios económicos". Ahora bien, este requisito está muy lejos de llevarse a la práctica. El Ejecutivo, esto es, en último término el caudillo, ejerce una influencia manifiesta sobre el po-

der judicial. Esto se realiza de dos maneras. Primero, como ya se ha indicado, el Gobierno nombra discrecionalmente a los titulares de algunos de los cargos clave de los tribunales ordinarios. Segundo, y muy en especial, el Gobierno ha instituido un gran número de tribunales especiales que vigila estrechamente; en consecuencia, algunas esferas esenciales de la vida social quedan fuera de la jurisdicción de los jueces ordinarios. Como se acaba de señalar, los más importantes de estos tribunales especiales son los militares que tienen competencia en materia penal común.

» Nadie puede negar que el régimen español se enfrenta con una fuerte oposición a la que sólo puede subyugar limitando las libertades de asociación y expresión. Esta oposición clandestina comprende a muchos grupos ideológicamente muy dispares, desde el tradicionalismo carlista hasta el comunismo. El régimen vigila de cerca esta oposición y, además, ha de tener a su disposición medios flexibles y eficaces para reprimir las actividades subversivas. Por eso, ha instaurado un conjunto de disposiciones penales extremadamente complejas. La aplicación de las leyes especiales promulgadas con este fin ha sido confiada a los tribunales militares y el caudillo, en su calidad de comandante en jefe del Ejército español, tiene gran autoridad sobre los funcionarios de la justicia militar.

Organización de la abogacía.

» Un Colegio de abogados tiene

La libertad

Il existe certains pays dans lesquels le problème de la liberté syndicale est réglé depuis longtemps, à complète satisfaction des ouvriers organisés. En d'autres pays, ce brandon de discorde continue. La C.I.S.L. ne se propose pas de mettre la chose en veilleuse. Cette question affecte directement des millions de travailleurs adhérent à ses centrales affiliées, sans compter les millions d'autres qui rallieraient assurément ses rangs, s'ils avaient la liberté de se rattacher au syndicat de leur choix. Ainsi, d'emblée, la protection des droits syndicaux a constitué une des tâches primordiales de la C.I.S.L. Il en sera de même à l'avenir, à moins qu'un grand nombre de gouvernements et d'employeurs modifient dans un sens péjoratif l'idée qu'ils se font de cette affaire.

Pour accomplir ce devoir primordial, la C.I.S.L. a recours à une multiplicité de méthodes; approche directe des pouvoirs publics quand ils sont en tort, enrôlement et dénombrement des organisations ouvrières d'autres pays, susceptibles d'user de leur influence auprès des mêmes pouvoirs, mobilisation de l'opinion publique mondiale, et, « last but not least », recours aux services administratifs prévus par le Bureau International du Travail.

Trois cas, récemment examinés par le Conseil d'Administration de l'O.I.T., illustrent l'efficacité précieuse de ces services, malgré diverses lenteurs, inévitables, et le fait encore que la C.I.S.L. a recouru parfois à d'autres méthodes en charchant à faire rendre justice aux syndicats en cause.

Les gouvernements mis en accusation, à cet égard, étaient l'Espagne, le Japon et l'Union des Soviets (celle-ci en raison de l'arrestation et de la détention d'un syndiqué allemand occidental, en Allemagne de l'Est).

Le Conseil d'Administration de l'Organisation Internationale du Travail s'est réuni à Genève du 6 au 9 novembre. Il a pris connaissance des diverses plaintes déposées par la C.I.S.L. à l'encontre de gouvernements ayant violé les libertés syndicales. Il s'agit notamment, de l'Espagne, du Japon et de l'Union des Soviets (cette Union, sous l'accusation d'avoir effectué le rapt d'Heinz Brandt, journaliste allemand).

Pour l'Espagne, la recommandation se rapproche sensiblement du point de vue des syndicats libres. Le Conseil d'Administration a décidé de rappeler au gouvernement espagnol qu'il n'a pas le droit d'imposer aux travailleurs des contrats collectifs négociés à leur insu par l'organisation verticale (la Phalange), fait absolument contraire au principe de la négociation librement consentie. Le Conseil d'Administration propose au gouvernement franquiste de procéder à de sérieux amendements de la législation relative aux conventions collectives. Il note que la loi espagnole sur les grèves peut s'interpréter comme une interdiction absolue de recours à cette arme de défense sociale. La législation en vigueur exige donc aussi d'être corrigée. Le gouvernement espagnol a été invité à fournir de plus amples renseignements sur les mobiles de la détention infligée à 94 personnes et de la déportation intérieure de six autres. Il est invité, d'urgence, à mettre sa législation du travail en accord avec les normes internationales acceptées qui prévoient notamment que chaque travailleur a le droit de choisir le syndicat qui lui convient. D'au-

ra el enjuiciamiento del franquismo

Internacional de Juristas Imperio de la Ley

FRAGMENTOS

a menudo en su seno a profesionales que ocupan puestos en el régimen. Su presencia es ubicua y su influencia casi siempre decisiva; son en su mayoría abogados al servicio de la organización sindical. Dependen en gran medida del régimen y por este motivo tienden, como es natural, a defenderlo. Su acción consigue a menudo dejar sin efecto dentro de los Colegios las iniciativas que no tienen la aprobación gubernamental. La falta de éxito de la petición presentada por el Colegio de Madrid en pro de la abolición del Decreto de 21 de septiembre de 1960 es un exponente en ese estado de cosas.

«Entorpece la labor del abogado el hecho de que no pueda tomar parte en algunas fases de las actuaciones judiciales. En particular, está totalmente excluido de las etapas preliminares de la instrucción penal. Mientras su cliente está custodiado por la policía, el abogado no puede relacionarse con él ni intervenir de manera alguna. Esto difiere sobremanera del sistema anglosajón según el cual el acusado, tanto en las diligencias a cargo de la policía como durante la instrucción del sumario, sólo ha de contestar a las preguntas en presencia de su abogado. Además, en España un abogado no puede ejercer la defensa en los juicios ante los consejos de guerra. Como se ha dicho antes, un gran número de delitos políticos son objeto de juicios sumarísimos a cargo de los tribunales militares.

» No obstante, los abogados españoles ejercen en la actualidad

una influencia importante. La abogacía mantiene una valerosa actitud contra diversos abusos del régimen y algunos Colegios ponen de manifiesto un espíritu resuelto; la profesión letrada aguarda pacientemente la restauración progresiva del verdadero imperio de la ley.

VII. - Libertades civiles y derechos políticos

«El 13 de julio de 1945 las Cortes aprobaron el Fuero de los Españoles, que define las obligaciones y los derechos del español. Entre los derechos reconocidos al pueblo español figuran los siguientes: libertad de expresión (que comprende la de prensa); libertad de reunión y asociación pacíficas; libertad de creencia y religión (pero sin permitir otras ceremonias ni manifestaciones externas que las de la religión católica); la libertad y el secreto de correspondencia (pero sólo dentro del territorio nacional); libertad de circulación y residencia en el territorio nacional; la inviolabilidad del domicilio y la prohibición de leyes penales retrospectivas.

» Por lo común, las libertades civiles se enuncian en relación con el Estado. Fijan un límite a la intervención de las autoridades públicas en la esfera de las actividades individuales. Ahora bien, se reconoce que los individuos sólo gozan de los derechos fundamentales en la medida en que éstos sean compatibles con las exigencias del orden público y la seguridad inte-

rior y exterior del país. Se reconoce además que las limitaciones impuestas al ejercicio de las libertades públicas han de justificarse materialmente. Si una disposición constitucional autoriza la reglamentación legal de una libertad civil, el legislador ha de respetar lo esencial de esa libertad. «Si las libertades han de concebirse en función del orden, éste a su vez sólo ha de comprenderse a través de las libertades cuyo ejercicio garantiza.» (Georges Burdeau: *Les libertés publiques* (Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1961), página 32.) El orden no debe, ni puede, ser otra cosa que la salvaguardia de las libertades.

» Para limitar o regular las libertades, el Estado puede recurrir a la represión o a la prevención. El régimen represivo (régimen de derecho) es más fácilmente compatible con el concepto de las libertades que el régimen preventivo (régimen de policía). La limitación de las libertades individuales por medidas policíacas de carácter preventivo sólo está justificada en circunstancias excepcionales. En una sociedad libre, las medidas preventivas se consideran legítimas cuando son indispensables para restablecer el orden público, si éste ha sido perturbado, o para prevenir graves peligros que lo ponen en peligro de manera directa e inminente». (*Arrêts du Tribunal fédéral suisse* (Jurisprudence du Tribunal Fédéral Suisse), vol. 67, parte I, pág. 76.)

» En virtud del artículo 35 del Fuero de los Españoles, la vigencia de los artículos

- 12 (libertad de expresión y de prensa),
- 13 (inviolabilidad de la correspondencia),
- 14 (libertad de residencia),
- 15 (inviolabilidad del domicilio),
- 16 (libertad de reunión y de asociación) y
- 18 (inmunidad de detención, salvo en los casos y en la forma que prescriben las leyes)

podrá ser temporalmente suspendida por el Gobierno total o parcialmente mediante decreto-ley, que taxativamente determine el alcance y la duración de la medida. El Fuero no menciona una sola condición que limite la aplicación de este artículo por el Gobierno. En particular, no especifica que la suspensión de los derechos fundamentales es inadmisibles, salvo cuando se ha declarado el estado de guerra o de urgencia. El Gobierno está facultado para suspender las libertades fundamentales siempre que lo considere oportuno. Así ocurrió cuando el Gobierno dejó sin efecto el artículo 14 del Fuero por el Decreto de 8 de junio de 1962, en virtud del cual suspendió por dos años el derecho de los españoles a fijar libremente su domicilio en el territorio nacional. Este Decreto fue dictado como respuesta a la participación de 80 personas de la oposición interna en el Congreso del Movimiento Europeo que tuvo lugar en Munich los días 7 y 8 de junio de 1962. A su regreso de Munich, los españoles asistentes al Congreso fueron detenidos por la policía y obligados a escoger entre el extrañamiento y el confinamiento en una de las islas Canarias. Varias figuras eminentes —entre ellas Gil Robles, Prados Arrarte y Dionisio Ridruejo— escogieron el camino de la emigración. El comportamiento de los participantes en el Congreso de Munich, que el Gobierno consideró punible, fue definido en la exposición de motivos del Decreto de 8 de junio en los términos siguientes: «Las campañas que desde el exterior vienen realizándose para dañar el crédito y el prestigio de España han encontrado eco y complicidad en algunas personas que, abusando de las libertades que el Fuero de los Españoles les reconoce, se han sumado a tan indignas maniobras.» En realidad, las 80 personas de la oposición interior se

reunieron en Munich con 38 delegados de la emigración política española. Juntos acordaron presentar al Congreso un proyecto de resolución, cuyo tenor:

» El Congreso del Movimiento Europeo, reunido en Munich los días 7 y 8 de junio de 1962, considera que la integración de cualquier país a Europa sea en forma de adhesión, sea en forma de asociación exige por parte de este país instituciones democráticas lo que —en el caso de España— exige de conformidad con el Convenio Europeo de Derechos Humanos y la Carta Social Europea lo siguiente:

- 1) El establecimiento de instituciones auténticamente representativas y democráticas, para garantizar que el Gobierno esté fundado en el consentimiento de los ciudadanos;
- 2) La garantía efectiva de todos los derechos de la persona humana, particularmente los de la libertad individual o de opinión, y la supresión de la censura gubernativa;
- 3) El reconocimiento de la personalidad de las diversas comunidades naturales;
- 4) El ejercicio, sobre bases democráticas, de la libertad sindical y la defensa, por los trabajadores, de sus derechos fundamentales, concretamente por la huelga;
- 5) La posibilidad de organizar corrientes de opinión y partidos políticos, así como el respeto del derecho de oposición.

» El Congreso expresa la profunda esperanza de que la evolución que seguirá a la aplicación de los puntos precedentemente enunciados permitirá la incorporación de España a Europa, de la que es un elemento esencial. Toma nota de la firme convicción, expresada por todos los delegados españoles presentes en el Congreso, de que la inmensa mayoría del pueblo español desea que esta evolución se haga según las reglas de la prudencia política y tan rápidamente como las circunstancias lo permitan, con la sinceridad de todos y con la promesa de renunciar a toda violencia activa o pasiva antes, durante o después del proceso de evolución.

» Además del artículo 35, que autoriza al Gobierno a suspender ciertos derechos fundamentales a su libre arbitrio, el Fuero contiene otra disposición que aumenta todavía más lo precario de sus garantías. Se trata del artículo 33, cuyo tenor es el siguiente:

El ejercicio de los derechos que se reconocen en este Fuero no podrá atentar a la unidad espiritual, nacional y social de España.

» Esto significa que el Estado puede limitar un derecho fundamental tan pronto como considere que su ejercicio menoscaba la unidad espiritual, nacional y social de España.

» Es evidente que «la unidad espiritual, nacional y social de España» es un concepto mucho más amplio y flexible que las reservas, basadas en el orden público o en la seguridad interior y exterior, con las que las libertades fundamentales están garantizadas en una sociedad libre.

LIBERTAD DE ASOCIACIÓN Y DE REUNIÓN

«El artículo 16 del Fuero de los Españoles garantiza la libertad de asociación y de reunión en los términos siguientes:

Los españoles podrán reunirse y asociarse libremente para fines lícitos y de acuerdo con lo establecido por las leyes.

» En el mismo artículo se formula más adelante la reserva siguiente:

El Estado podrá crear y mantener las organizaciones que estime necesarias para el cumplimiento de sus fines.

Libertad de asociación.

«La libertad de asociación supone el derecho a unirse para conseguir un objetivo común por medio de un esfuerzo colectivo. Se oponen a esta libertad de asociación las formalidades complicadas o difíciles en materia de admisión de miembros y constitución de asociaciones y, todavía más, el requisito de una autori-

zación. Esta libertad supone, además, el derecho de un ciudadano a no pertenecer a una asociación o grupo (libertad de adhesión) y el derecho de la asociación a elaborar sus estatutos libremente, así como a designar sus dirigentes.

» El alcance de la libertad de información está singularmente limitado en España dado que esta libertad no puede ejercerse para la formación y el funcionamiento de partidos políticos y de sindicatos. Estos están comprendidos dentro del ámbito del segundo párrafo del artículo 16 del Fuero según el cual el Estado puede «crear y mantener las organizaciones que estime necesarias para el cumplimiento de sus fines». Como se recordó antes (pág. 6), los movimientos políticos que apoyaron la rebelión militar, es decir, la Falange y los tradicionalistas, fueron fusionados por el Decreto dictado por el general Franco el 19 de abril de 1937 e incorporados al Estado por leyes subsiguientes. Se prohibió la formación de cualquier otro partido político. Además, el Estado creó una organización sindical unitaria. Así, agrupaciones, cuyas actividades pueden tener importancia política porque persiguen ideales que no están sancionados por las ideas jurídicas oficiales, han sido subyugados por el Estado. De este modo el régimen ha puesto fin al pluralismo que «en la medida en que afecta a las fuentes que inspiran el derecho, es una condición necesaria de la libertad moderna, pues sin ella toda la reglamentación estatal sería amenazada por un conformismo negador tanto del progreso jurídico como de la influencia de la opinión en la formación del derecho». (Georges Burdeau: *Les libertés publiques* (Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1961), pág. 177.)

Libertad de reunión.

«El ejercicio de la libertad de reunión está sujeto a una vigilancia preventiva muy estricta y es inoperante en la medida en que se aplica esta vigilancia. Una Circular, de fecha 20 de julio de 1939 prohíbe todas las manifestaciones o reuniones que no hayan sido organizadas con el consentimiento del Ministerio de la Gobernación. Al presentar las peticiones, los organizadores deben especificar el propósito de la asamblea o reunión, los oradores que participarán en ella y los temas que serán objeto de debate.

» Las autoridades gubernamentales tienen atribuciones discrecionales para denegar o conceder la autorización pedida. Todas las reuniones no autorizadas serán disueltas y sus organizadores pueden incurrir en multas. Esta disposición abarca también en la categoría de asambleas las reuniones conmemorativas, las ceremonias inaugurales, las dedicaciones y demás reuniones de carácter análogo, comprendidas las destinadas a reunir fondos, las cuestaciones y los festivales benéficos. Las manifestaciones y las reuniones públicas ilegales constituyen un acto contrario al orden público, punible con arreglo al apartado e) del artículo 2 de la Ley de Orden Público, de 30 de julio de 1959.

» Las únicas asociaciones que no están sujetas a estas limitaciones son las asambleas estatutarias de las asociaciones legítimamente establecidas y las procesiones de la Iglesia católica.

» Según fuentes dignas de confianza, la Orden de 20 de julio de 1939 se aplica a menudo con fines distintos de los expuestos en un principio (la vigilancia de las reuniones públicas) y se utiliza como instrumento para mantener en observación a los sospechosos de profesar ideas hostiles al régimen franquista. Haciendo uso de estas atribuciones, la policía entra a veces en domicilios particulares en los que tienen lugar reuniones familiares o de amigos; no se puede tomar ninguna medida para atajar estas intrusiones que se fechan sin aviso previo.

» En virtud de una Orden de 18 de abril de 1940, todos los discursos, conferencias y demás formas de expresión oral del pensamiento que no tengan efecto bajo los auspicios de la Iglesia, la Universidad o la Falange están sujetas a la aprobación previa de la Dirección General de Propaganda.

(Continúa...)

syndicale

tre part, les organisations ouvrières en cause doivent pouvoir agir librement et sans ingérence des autorités. L'attention du gouvernement japonais fut attirée, également sur la résolution votée en 1952 par la Conférence Internationale du Travail. Ladite résolution stipule que les pouvoirs publics n'ont aucun droit de s'emparer des mouvements syndicaux pour en faire des instruments de leurs buts politiques; qu'ils doivent s'abstenir de toute tentative de s'ingérer dans leur fonctionnement normal en raison du fait qu'ils entretiennent en toute indépendance, des relations avec un parti.

A propos du Japon, le Conseil d'Administration a pris note des explications du gouvernement nippon relatives à son oubli continué de ratifier la Convention N. 87 de l'O.I.T., concernant la liberté d'association. Le Conseil d'Administration manifeste son désappointement profond en présence d'une telle attitude dilatoire, et souhaite que les pouvoirs publics japonais soumettront à la prochaine session de la Diète les projets de lois nécessaires et à titre de priorité. Dans l'intervalle, le gouvernement nippon a été sollicité de s'abstenir de toutes mesures susceptibles de porter atteinte à l'esprit de la Convention.

Le gouvernement des Soviets refusa de discuter l'affaire Heinz Brandt, sous prétexte qu'il s'agit d'une question concernant les autorités de l'Allemagne de l'Est. Le gouvernement de Pankow ne faisant pas partie de l'O.I.T. à titre de membre, le Conseil d'Administration invita le directeur général à transmettre cette plainte aux Nations Unies, tout en soulignant l'importance qu'il a toujours attachée à la nécessité d'obtenir un jugement rapide par un tribunal impartial et indépendant, quand des syndicalistes sont accusés de crimes politiques ou de délits communs, ainsi que le précise la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Dans chaque cas analogue, la C.I.S.L. ne s'est jamais considérée satisfaite d'un simple blâme au gouvernement en faute. Par exemple, dans l'affaire de la liberté syndicale au Japon, nous avons saisi l'occasion que nous offrit le passage à Bruxelles du Premier Ministre japonais, pour lui présenter un mémorandum rappelant, entre autre, nos arguments favorables à la restauration de cette liberté en terre nipponne.

Notre action se poursuit activement, en collaboration étroite avec l'Internationale des syndicats chrétiens, à propos de la restauration des forces démocratiques en Espagne — ce qui constitue, évidemment, le seul espoir à longue échéance d'un changement quelconque et d'une amélioration de la situation dans ce malheureux pays. En ce qui concerne les cas de Heinz Brandt, nous continuons à suivre cette affaire avec le Secrétaire général par intérim des Nations Unies, à qui elle a désormais été transmise.

En d'autres termes, la C.I.S.L. a parfaitement conscience, pour tout ce qui touche aux droits syndicaux, que la liberté est au prix d'une vigilance qui ne se relâche jamais. La C.I.S.L. ira aussi loin qu'il sera en son pouvoir dans cette direction, et sans jamais se laisser prendre en défaut.

(« Monde du Travail Libre » - Décembre 1962)

Las tribulaciones de Harold Macmillan

(Viene de la tercera pág.)

los ingleses han fabricado recientemente. Si hemos de atenernos a los informes de los técnicos, el "Skybolt" es un arma de efectos terribles que puede ocasionar daños irreparables. Para su utilización se necesita una fuerza aérea especialmente equipada y destinada solamente a transportar este ingenio de destrucción y de muerte. Es lo que hizo Inglaterra con la R.A.F., después del acuerdo de hace algunos años con los Estados Unidos.

En una conferencia con el presidente Eisenhower, el primer ministro Macmillan, se comprometió a cancelar los planes de un proyectil-cohete de largo alcance a este efecto. Y por el mismo hecho y a partir de entonces, la R.A.F. dependió en lo sucesivo del "Skybolt". El coste enorme de mil millones de libras levantó a la sazón olas de consternación en todo el Reino Unido. Esto, no obstante, el "Skybolt" debía de ser construido en los Estados Unidos y ensayado sobre territorio norteamericano. El Gobierno de Washington corría con una parte de los gastos. De esta manera los Estados Unidos creían contribuir con más eficacia a la defensa del occidente europeo.

Mediante el proyecto de construcción de los "Skybolts", Inglaterra fue poco a poco erigiendo su instrumento político en Europa. El objeto era bien conocido. Se trataba de seguir influyendo en la política occidental como potencia nuclear. Mas las esperanzas puestas en el "Skybolt" no llegaron nunca a realizarse. Con los primeros ensayos, planes, sumas invertidas, proyectos, plazos, todo pareció derrumbarse y venir al suelo.

La primera prueba del "Skybolt" data del mes de abril del año finalizado. De ella se dijo, lacónicamente, que la primera fase había funcionado, pero que había fallado la segunda. En los meses de junio y septiembre siguientes se hicieron otras pruebas con éxitos tan reducidos que el comunicado se limitó a calificarlos de "parciales". Y en noviembre último tuvo lugar el quinto ensayo de la serie, fallando en ambas fases el mecanismo de vuelo, lo que hizo que el secretario norteamericano de Defensa, Robert Macnamara, se viera obligado a declarar "que las cinco pruebas habían sido otros tantos fracasos".

Ante esta contrariedad es posible, como se ha dicho, que el presidente Kennedy resolviera con sus colaboradores abandonar el proyecto del "Skybolt". La crítica, sin embargo, mal o bien informada achaca la retirada de los Estados Unidos a la presencia de Francia, queriendo levantar el mismo o parecido instrumento político-nuclear. Lo cierto es este caso es que el presidente Kennedy se negó rotundamente a dar más dinero para la construcción de los proyectiles destinados a la R.A.F. y, con la decisión norteamericana, Inglaterra se quedó sin el proyectil-cohete de su fabricación y sin los "Skybolts" para sus aviones "Vulcano" de bombardeo.

UN TIRO POR LA ESPALDA

Era de suponer que las consecuencias de estos fracasos tenían que influir en la política franco-inglesa. El primer ministro británico ha tenido que llegar a Francia con nuevos planes que fueran como una compensación por otro camino, a los reveses habidos. No puede existir la menor duda que tanto Macmillan como De Gaulle sabían a qué atenerse en el asunto del "Skybolt". Sobre la entrevista de Rambouillet, empero, se hicieron muchos comentarios. Uno de los más inverosímiles es el que puso de manifiesto la frialdad en que se había desarrollado. Conocida la amistad secular y la buena entente que siempre han existido entre Francia e Inglaterra, esto resulta inconcebible. La verdad es que había el hecho consumado, y si algún reparo hubo, éste debe de traducirse por "desilusión", que, a fin de cuentas, no otra cosa podía desprenderse después de los fallidos ensayos del "Skybolt". Se dijo luego que Inglaterra y Francia trataban de constituir-

se fuerzas nucleares independientes y que para lograrlo pedían a los Estados Unidos aquellos secretos de fabricación nuclear.

Es con este espíritu, al parecer, con el que Macmillan emprendió el camino de las Bahamas. La respuesta de Kennedy al afirmar que los Estados Unidos no tenían ningún interés en que Francia se constituyera en una fuerza nuclear parece confirmarlo. Pero es que a su vez la Gran Bretaña quedó también excluida. Y es esta exclusión la que fue significativa para los ingleses. Se supone, pues, que la negativa del presidente Kennedy, después de la crisis de Cuba, significa que los Estados Unidos podrán actuar en caso de defensa sin consultar a sus aliados. «En Washington —agregan los ingleses— todo se halla ahora sometido a la ambición de Kennedy de arreglar los problemas del mundo de acuerdo con Krushchev, sin el menor impedimento por parte de sus aliados. Mas lo que ha podido hacer en Cuba no podrá hacerlo en Europa, mientras Inglaterra posea una fuerza nuclear independiente.» A estos temores y contrariedad británicos hay que añadir la

alusión repetida sobre la instalación de una línea telefónica directa entre el Kremlin y la Casa Blanca.

La respuesta que a todo esto han dado los norteamericanos durante la conferencia de Nassau, es que la defensa nuclear en Europa ha de estar bajo el control de O.T.A.N. Si cada país —señalan— desarrolla su propia fuerza nuclear, habrá una cantidad enorme de tiempo perdido y grandes gastos innecesarios. Pero para los ingleses estas razones son de valor mínimo. Insisten en que tanto Francia como Inglaterra deben controlar algunas armas nucleares.

El hecho más sorprendente ocurrió al día siguiente de terminarse la conferencia. Cuando menos se esperaba, la aviación norteamericana lanzó, desde Cabo Canaveral, un nuevo disparo del proyectil "Skybolt". Esta vez, según la prensa, con verdadero éxito. El disparo del proyectil tan discutido ha dejado confusos a los observadores. Y más aún al mismo Macmillan que, por lo inoportuno, ha tenido que recibir la noticia como un tiro por la espalda.

Avelino ROCES

América

Crónica del Caribe

Inconsecuencia norteamericana

BUENO, otra vez lo de Cuba. Los acontecimientos de las últimas siete semanas han salido, poco más o menos, como estaban previstos. De la misma manera que están previstos otros. Los gringos han estado al corriente de todo cuanto ha pasado en Cuba toda la vida y, por lo tanto, desde que Castro combata en Sierra Maestra hasta nuestros días. En Cuba han hecho y están haciendo lo que en los otros países del Caribe: intervienen cuando a ellos les interesa. La esclavitud y el hambre de las masas de los países del Caribe (y de otros países, como por ejemplo, España y Portugal) les tiene sin cuidado. Al menos, hasta ahora así ha sido.

La Casa Blanca y el Senado han estado al corriente diariamente, durante todos estos años,

de la invasión chino-soviética en la isla. Todo se lo fueron "tragando" mientras los cubanos lloraban su desventura y sufrían su miseria en la isla esclava. Han estado cerrando los ojos para no ver los miles y miles de toneladas de toda clase de armamentos clásicos que los buques soviéticos han venido descargando casi a diario en los puertos del norte y del sur de la isla; pero la alarma y la acción ha sido cuando descubrieron que en Cuba había instalaciones de plataformas para lanzamiento de cohetes nucleares y pistas de despegue de bombarderos atómicos. Esto no lo podían soportar porque se traduce en una seria amenaza para la tranquilidad y seguridad de la vida placida del ciudadano yanqui.

Con tal descubrimiento, que no podemos decir sorprendente, se dio la alarma. Se conminó a los rusos para que desmantelaran y sacaran de Cuba las armas nucleares y se bloqueó la isla con tal lujo de buques de guerra y aviones que se podía decir no los pasaba ni un alfiler. Los rusos comprendieron y sacaron de Cuba las armas nucleares.

La conclusión de este histórico acontecimiento es la que los verdaderos demócratas venimos diciendo: Los norteamericanos no son consecuentes con lo que proclaman, de ser los defensores y directores de la democracia mundial. Para lo primero están demostrando a diario que son defensores de sus intereses; para lo segundo, todo el mundo sabe que carecen de capacidad y que su política exterior es grotesca, irritante y con muchísimas pifueras de pista de circo. El presidente Kennedy nos llenó de esperanzas por el contenido de sus discursos, cuando siendo senador postulaba la presidencia de la Unión. Pero lo que ha hecho ha sido muy otra cosa de lo prometido. Su prestigio ha bajado bastante.

En los países latinoamericanos han aumentado los dictadores militares y civiles de "todo trapo y bajo capa" y todos han sido reconocidos sin mucha discusión por los gringos. Las oligarquías del Caribe están viviendo como en sus mejores tiempos, sin prestarle el menor apoyo a obra tan progresiva como es la "Alianza para el progreso". Los comunistas, cada vez tienen más cuerpo y son más atrevidos, sin que se tomen las medidas democráticas para contenerlos, ya que este es el único medio de combatir al comunismo: la democracia.

Por lo que a nosotros españoles se refiere, pensamos que de no habérsenos secado la risa, con tanta canalada como nos han hecho unos y otros, estaríamos a risotadas, que es lo que producen los payasos de las ferias. Entre las muchas payasadas hay dos destacables. Una, la de la "vedette" del Gobierno norteamericano, Dean Rusk, visitando al tirano Franco en su residencia de El Pardo. Otra, "el gran demócrata" Stevenson, representante del Gobierno "gringo" en la O.N.U., visitando en Madrid al condecorado nazi general Muñoz Grandes, con su abrazo y carcajadas y todo. También el inepto "Ike" y el irresponsable Dulles, ambos funestos para el mundo democrático, visitaron al gran tirano de Madrid. ¿Le visitará también Kennedy?

Lo de Cuba no ha terminado, y, en general, las desventuras de la América hispana, tampoco. Deseamos, para bien de América y de todos los continentes, que la inmensa capacidad militar y económica de los Estados Unidos de Norteamérica tenga una dirección, una cabeza política inteligente y honesta; pero en la hora presente carece de ella.

NEMO

En la mar, diciembre.

Voces de España

¿Desconcierto electoral?

RESULTA fácil escudarse en la ignorancia política de la masa de un país para justificar el oscilamiento del electorado en un sentido u otro. Ahora bien, ese aparente desconcierto, ese abstencionismo a la hora de expresar el sufragio no son tales si el observador se aproxima a la realidad diaria sin ideas preconcebidas.

En el momento presente, cuantos españoles especulamos angustiosamente sobre el futuro incierto de nuestro país, tenemos necesariamente que sacar algún provecho de la experiencia ajena. Si admitimos como un hecho la vacilación del francés medio en su última cita ante las urnas, forzadamente deberemos inquietarnos de lo que representará para nuestros compatriotas la elección de un sistema, máxime después de que tantos años de abstencionismo forzoso han esterilizado, cuando no aniquilado, la conciencia de la representatividad.

Pero ello no es así, o al menos totalmente. Los hombres, cuando las necesidades y los planteamientos de su solución tienen una adecuada causalidad, saben perfectamente a quién y por qué tienen que acudir.

En la evolución del hombre como animal político, llega un momento en que las ideas por sí solas, como una abstracción política no sirven para mover el mecanismo de la pasión.

En Francia el electorado no se ha desconcertado; digamos que ha expuesto un deseo a subasta: lo concreto, concreción de ideas y de objetivos para modificar su situación social y económica. Por ello ante la fronda complicada y contradictoria de los hombres de la izquierda, se han decidido por aquellos que, sin programa y sin más ideología que un pragmatismo a ultranza, les han ofrecido acción. Acción conservadora, dirán unos; progresista sostendrán los otros. Poco importa; esos hombres, al parecer encarnan una esperanza ante el temor de una impotencia conocida, y aquí debemos hacer un alto para preguntarnos qué es lo que ha sucedido para que la generación ascendente francesa haya optado por unos representantes desconocidos, de rechistas más o menos caracterizados. La respuesta forzosamente vendrá cargada de alusiones económicas. Nadie puede dudar que la expansión industrial europea, con su secuela de bienes de consumo, ha desplazado el interés político de los partidos hacia los sindicatos.

Al vaciarse la reivindicación

de obrera de ideologías teorizantes, la lucha se plantea dentro de los esquemas asepticos de la economía, haciendo entonces su aparición un nuevo tipo de político: el técnico, ese mandarin de la postguerra que sintetiza una nueva y hábil forma de apoderarse del poder político, gracias al manejo eficaz de unos intereses económicos. Así, las mayorías tendrán la posibilidad de satisfacer sus ambiciones igualitarias delante de un aparato de televisión.

Todas estas consideraciones, algunos pensarán que no guardan relación ninguna con el problema español; que España queda detrás de los Pirineos, anclada en la historia de sus aspiraciones; que nada ha evolucionado y que las circunstancias son las mismas de hace veinte años. Ya desde un punto de vista histórico, ello resultaría falso. Todos sabemos que incluso bajo una dictadura se progresa, como crece un niño enfermo; mal, pero crece. El que estas líneas escribe, ha crecido al compás de esta España que todos intentamos diagnosticar, y honestamente se pregunta: ¿De qué forma tenemos que hablar los que pensamos en socialista, a la generación que nació con la guerra?

Dejando a un lado las dificultades (inmensas) de propagación bajo un régimen de terror, ¿qué lenguaje es el adecuado para esos hombres del campo, de la industria y de la Universidad, nos escuchan, nos comprendan, se interesen y por último, nos secunden a restablecer el cuerpo enfermo? Si antes he hablado de la impotencia de las izquierdas en Francia, ¿cómo luchar contra la acusación mantenida

LOS JUDÍOS, VÍCTIMAS DE DISCRIMINACIÓN EN RUSIA

El representante de la C.I.O.S.L. ha presentado una denuncia en las Naciones Unidas concerniente a la discriminación que se ejerce contra los judíos en la Unión Soviética. Las actividades culturales de los judíos están virtualmente prohibidas desde 1948. Un gran número de sinagogas han sido cerradas y la prensa soviética no cesa de atacar la religión mosaica. Los judíos han sido eliminados sistemáticamente de los puestos importantes de los servicios diplomáticos y del ejército. El número de judíos que ejercen todavía actividades en las escuelas superiores y en las profesiones científicas, disminuye poco a poco.

desde hace casi un cuarto de siglo contra las nuestras?

¿Debemos creer, pues, que la izquierda ha perdido su razón de ser? Muy al contrario. Admitiendo que la transformación política del país se haga en una "volta face" de la derecha, seguirá estando presente su eterno ideal de separar el poder político del dinero, y si afirmamos que, hoy más que nunca, la economía es la razón de ser de la política, la izquierda tiene ante ella un quehacer en progresión constante, pues al aumentar la riqueza, también aumentará el problema de su justa distribución. Ello es ideal de vida e imperativo de acción. Por eso, el socialismo español no se enterrará. Las nuevas generaciones, con la confianza paternalista de las viejas, sabrán encontrar la forma de vestir las ideas de siempre con la fisonomía que la época requiere.

Toda la izquierda en general y el socialismo en particular, conoce su momento de verdad. Deberíamos sentirnos pesimistas si nuestra fuerza heredada se limitara a una serie de estructuras, amalgama de formalismos parlamentarios y virtuosismos sectarios. Entonces los que nos acusan tendrían razón, y al fósil venerable rendiríamos nuestro respeto, pero no nuestro apoyo.

Pero si descubrimos que el ideal sigue en pie, que los objetivos hoy como ayer son los mismos, que la dignidad y la libertad siguen siendo pisoteados, estamos obligados a cerrar filas y a seguir la lucha. Hoy, para actuar en socialista, y digo bien "actuar" es necesario ser tan pragmático como unos y tan posibilista como los otros. Si enseñamos cómo producir más, mejorando nuestros ocios, si explicamos al labrador, al obrero, cómo les debe la sociedad reintegrar lo que en buena fe les debe, estamos haciendo socialismo, y no podrán acusarnos de no ser más que unos incendiarios de iglesias.

Hay, pues, que trabajar introduciendo los principios en la realidad. Ello implica un mayor conocimiento de los problemas, necesario para responder a ese interrogante que plantea actualmente la complejidad de un país que como el nuestro sufre un régimen apoyado en un solo hombre, sin haber encontrado la solución para cuando falle, al mismo tiempo que unas fuerzas subterráneas van desarrollándose sin que el pueblo sea consciente de ello, apático a la hora de crear algo para el porvenir y aterrado por el vacío que inevitablemente vendrá.

CHACHO

Con el pasar de los días

Diario de un londinense a la fuerza

MUTUA COMPRENSION

CONFIESO que la primera lectura del artículo de nuestro compañero "Gerardo", "La mutua comprensión", que apareció en nuestro semanario el 20 de diciembre próximo pasado, me causó una violenta amargura. ¿No sería esto lo que, quizá sin proponérselo, quería provocar nuestro joven compañero? Halagar a los veteranos es cosa sumamente fácil; pero, ¿quién sabe si no es mucho más conveniente que, de vez en cuando, se nos clave un aguijón en nuestra conciencia socialista para estimularla y despertarla?

Más vale oír verdades, aunque éstas sean "ngratas", que mentirijillas placenteras; preferible es que nos pongamos de mal humor creyendo, con razón o sin ella, que se nos acusa de fallos y debilidades, que seguir creyendo que todo marcha a las mil maravillas.

Con todo, estimo que nuestro compañero no interpreta bien el significado de nuestras ideas y marcha por unas rutas un tanto alejadas de la misión que desde su fundación se ha trazado el Partido Socialista Obrero español.

El compañero "Gerardo" sugiere que el Partido, para combatir el peligro de que la juventud española, deslumbrada por propagandas más o menos brillantes, aunque más o menos falsas, pueda olvidar a nuestras organizaciones para irse en busca de otras más activas y más revolucionarias en apariencia, ha de explicar a la juventud en qué consiste nuestro espíritu de revolución, y en qué el de los demás, demostrando así que en realidad nosotros somos el Partido que mejor ha defendido y puede defender los intereses de la clase trabajadora; pero el Partido no puede ni debe hacer eso, por la sencillísima razón de que no estamos en competencia con nadie. Somos la clase trabajadora constituida en Partido. Como tal, no somos ajenos a ella. No tenemos que ir a la plaza pública y, desde un estrado adecuado para este propósito, cantar alabanzas acerca de la superioridad de nuestra organización política, comparándola con otras, pues estas otras organizaciones a las que me referiré a seguido, no tienen parentesco alguno con la clase obrera. Nuestra labor no es otra que la de convencer a cuantos trabajadores no pertenecen aún al Partido, de que su puesto —de honor— le aguarda en el seno de él, esto es, junto a sus compañeros de clase.

Es inconcebible que la juventud, que es la esencia más pura de la rebeldía del hombre, se deje deslumbrar por esa propaganda, más o menos brillante, de que nos habla el compañero "Gerardo". En primer lugar, la propaganda no puede ser más torpe; y, como quiera que la propaganda en cuestión es la que hace el

partido comunista, si la juventud está libre de la influencia de la propaganda oficial del franquismo, tan inana y tan parecida a la de los comunistas, ¿por qué juzgar mal a la juventud española atribuyéndole las pocas luces que tendría si se tragase los anzuelos de teóricos tan agueridos y doctos como Carrillín, Melchorcete, la Dolores y Mitje? Esta tropa son profesionales de la política y su flamante "comunismo" es una manera de vivir. Pagar bien; pero ni pertenecen a la clase trabajadora ni tienen nada que ver con ella.

LA A.S.U.

Prueba evidente de cuanto digo lo constituye el artículo que con el título de "La nueva ola política de España", también de la pluma del compañero "Gerardo", viene en el número 54 de nuestro semanario. ¿Dónde milita la gran mayoría de los jóvenes que inicialmente pertenecieron a la A.S.U.? "Gerardo" nos lo dice: «Por ello, nuestra postura de pasarnos al P.S.O.E. prevaleció, y con nosotros vinieron a la organización la mayor parte de los miembros de la A.S.U.», quienes ahora figuran, como les corresponde, en nuestras Juventudes Socialistas, donde ocupan esos puestos de honor que todos y cada uno de nosotros hemos ocupado en las Juventudes del P.S.O.E.

Así es que el Partido, a pesar de los medios insuficientes con que cuenta, a pesar de que la mayoría de los veteranos sufren los achaques de los años, es lo que fue en el pasado y será en el futuro: la clase obrera constituida en partido político. De ahí que «como prueba viva de que los socialistas nacen por sí solos, como consecuencia del capitalismo mismo», hayáis venido a nuestras filas, donde si bien se os asegura que, al trabajar juntos, sin distinciones en cuanto a la edad y veteranía se refiere —el Partido no es un instituto de belleza o un salón de rejuvenecimiento—, cuando logremos nuestros objetivos aboliendo la división en clases de la sociedad, todos seremos hombres libres. Por el momento, el Partido sólo ofrece a todos cuantos militamos en él y a cuantos se nos unan en el futuro, amarguras y trabajo. Mucho trabajo.

"LE SOCIALISTE"

¿Habéis parado mientes, compañeros, en los títulos y subtítulos de muchos de los artículos que ven la luz en nuestro semanario? En el número de esta se-

mana por ejemplo, aparecen algunos bajo los que siguen: "Carta de España: Europa y el caso español"; "Crónica viajera. En el Pilar, y Dos madres que se parecen"; "La nueva ola política de España" ¿Y quiénes son los autores de estos artículos? Gente joven. Dos de ellos escriben desde España misma y el otro restante, nuestro compañero "Gerardo", hasta muy poco residía en ella.

Está bien: el Partido vive, perdura, se afianza. La juventud española que si fuera cobarde y acomodaticia podría ganarse el pan cómodamente adaptándose al medio ambiente oficial ingresando en las "escuelas" de periodismo de la España franquista prefiere, en su lugar, correr el riesgo de exponer sus puntos de vista en la prensa de los "herejes", en LE SOCIALISTE.

Desde la fría Inglaterra, un compañero que vio España por última vez cuando sólo tenía veintitrés años, os saluda con emoción, jóvenes camaradas. También con un poco de envidia porque ¡ay!, ¡quién pudiera pertenecer de nuevo a las Juventudes Socialistas de nuestros días de ensueño! ¿Quién pudiera!

TURISMO

Alguien me ha enviado desde España un magnífico diario, primorosamente ilustrado con fotografías de lindos parajes españoles. Una foto nos muestra un rincón de la Costa Brava. Una pequeña ensenada. En la orilla, un pequeño grupo de casas y, junto a éstas, altos pinos; otra foto recoge un paseo de Alicante. El suelo, de mosaicos, que brillan bajo la luz del sol. Palmeras muy esbeltas, trazan líneas paralelas que, cuando ya la vista no las distingue, convergen en un punto difuso; la siguiente foto es demasiado clara, pues sin duda el sol ha dañado el negativo y sólo puede precisarse el rompeolas del puerto de Cádiz y, al fondo, en líneas borrosas la Catedral; pero donde los rayos del sol trazan sus arabescos de luz y sombra es en una foto del barrio de Santa Cruz, en Sevilla. Macetas cuajadas de flores —claveles y rosas— en los balcones; enredaderas en las rejas de las ventanas; faroles, en postes de hierro primorosamente forjados; las calles, muy estrechas; en el quicio de una puerta, una mujer anciana. ¿Será ésta la madre de uno de nuestros compañeros? ¿De uno de nuestros compañeros en el exilio, o en la cárcel, o en el destierro? ¡Hay tantos amigos alejados de sus familiares, por estos mundos!

Mas, ahora que está de moda que los turistas extranjeros visiten España durante la temporada veraniega, ¿llegará esta corriente a nosotros algún día? ¿Podremos regresar a nuestra patria y, cabe el sol de nuestra tierra, dar un fuerte abrazo a esa viejecita y, con voz temblorosa, después de besar el suelo de nuestra madre España, decirle: «Mire, madre, ya estamos aquí, junto a nuestros compañeros, junto a nuestros amigos que tanto han sufrido en estos veinticinco años; mire, madre, otra vez está aquí todo el conjunto del Partido Socialista Obrero Español. Y para siempre, madre, para siempre...»

Roderick SEVILLA

Londres

ABONEMENTS

et

REABONEMENTS

nom de:

Roger SOUTHON

12, Cité Malesherbes, Paris-9
C.C.P. 18 585 08 - Paris

IMPRIMERIE SPECIALE

28 - 30, Rue Sainte
MARSEILLE 1^{re}

P.S.O.E.

TOULOUSE

Convocatoria.

El día 20 de enero de 1963, a las diez de la mañana, en primera convocatoria, se celebrará en nuestro domicilio social, asamblea ordinaria, correspondiente al cuarto trimestre del año 1962, con el siguiente orden del día:

- 1.º Lectura del acta de la asamblea anterior y aprobación, si procede.
- 2.º Lectura de circulares.
- 3.º Movimiento de afiliados.
- 4.º Gestión de Tesorería.
- 5.º Gestión del Comité y sus delegaciones.
- 6.º Dictamen de la Comisión local de Conflictos.
- 7.º Renovación de cargos del Comité: Vicepresidente, secretario y vocales segundo y cuarto.
- 8.º Designación de un compañero para la Comisión Revisora de Cuentas de Solidaridad Democrática Española - Comité Central.
- 9.º Renovación de la Mesa de discusión.
- 10.º Renovación de la Comisión Revisora de Cuentas.
- 11.º Renovación de la Comisión local de Conflictos.
- 12.º Informe de los delegados al X Congreso Departamental del P.S.O.E.
- 3.º Ruegos, preguntas y proposiciones.

El Comité.

CAHORS

El 16 de diciembre celebró asamblea general esta Agrupación bajo la presidencia de José Jarque, actuando de secretario Manuel Rodríguez. Se aprobó el acta de la reunión anterior y se

examinó la correspondencia cursada y las circulares de la Comisión Ejecutiva. También se aprobó la gestión del Comité y el movimiento de afiliados.—M. R.

LYON

El compañero Cristóbal Hernández de Lyon, que sigue enfermo en el «Hôpital Jules Courmont P Giraud (Nord)», Calle Veyrand Pierre-Benite (Rhône), agradece a todos los compañeros que le han escrito su interés y solidaridad y se excusa de no poder contestar a todos individualmente.

U.C.T.

TARBES

Este Comité convoca asamblea general ordinaria para el domingo 3 de febrero, a las diez de la mañana, en primera convocatoria, y a las diez y media en segunda, en el domicilio social de F. O. Se informa a todos los afiliados que en esta asamblea se procederá a la renovación de cargos para el Comité y al nombramiento de delegados para el Comité de la Alianza Sindical.

El orden del día se encuentra para consulta en el domicilio de F. O. Se encarece la asistencia de todos los compañeros. — El Comité.

Letras de luto

A los 84 años de edad, en Cullera, su pueblo natal, dejó de existir, el día 5 de diciembre, Francisco Rico, padre de nuestro querido compañero y gran amigo Francisco Rico Andivert.

A lo largo de toda su vida, Francisco Rico fue un fiel intérprete de esa moral preconizada por Pablo Iglesias, que nosotros llamamos "pablismo", que consiste en ser cada día mejor marido, mejor padre y mejor compañero y amigo. Todas estas cualidades las reunía de manera perfecta esta gran persona que acaba de desaparecer, cuyo porte señorial formaba un todo armonioso, con un profundo sentido de la democracia, de la bondad y de la caballerosidad.

La triste noticia de su fallecimiento me ha consternado de tal modo que insensiblemente las lágrimas aparecen en mis ojos. Evocando recuerdos, le veo sentado siempre en el mismo rincón de nuestro Circulo, bajo la efigie de Largo Caballero, con su sonrisa dulce tan característica, escuchándonos a los jóvenes disertar sobre todo lo divino y lo humano, donde pasaba ratos gratísimos, interviniendo de vez en cuando, con gran ponderación y sentido de las cosas.

Reciban su mujer y sus hijos nuestro más sentido pésame, y que descanse en paz. — B. Simó.

DESDE CHILE

En el pasado mes de diciembre, y en un plazo de muy pocos días, han fallecido, ahorando la patria ausente, tres socialistas y ugetistas de vieja solera, cuyos vacíos son tan difíciles de llenar en el exilio. Se nos fueron para siempre los compañeros Angel Cabello, antiguo militante en Jaén; Miguel López Callaba, de la Sección "Piedra y Mármol", de Madrid, y José Fernández (alias "Pepon de Lieres"). Los dos primeros residían en Santiago y el último había llevado una vida errabunda en su duro trabajo de cateador minero. Renunciamos a describir con detalles las vicisitudes y avatares de las vidas de estos compañeros para no repetir, una vez más, el recuerdo de las luchas, esperanzas e ilusiones frustradas que constituyen el calvario de tantos y tantos obreros buenos y humildes que van quedando desparramados en tierras extranjeras. Nos limitamos a dedicar a los tres, puesto que los tres son acreedores a ellas, las

frases pronunciadas en la despedida de los restos de uno de ellos: «Para nuestra confortación y nuestro ejemplo, han vivido con dignidad y entereza, resistiendo los embates y sufrimientos que la vida les deparó, sin desfallecer ni claudicar en la lucha por los ideales que consideraron justos y nobles y a los que fueron fieles hasta morir. Nuestra suprema obligación para el futuro es hacer honor a su memoria luchando, con mayor tesón aún, por la causa común que con ellos nos liga.»

Escritas las líneas precedentes, nos enteramos del fallecimiento, en Madrid, de la señora Ana Domínguez, viuda del admirado compañero Nicasio Sancho, primer socialista y ugetista sepultado en tierra chilena del grupo de los aquí exiliados. Reciban sus familiares y especialmente nuestro compañero León Maza, casado con una hija de la extinta, nuestro más sincero pésame. — El Comité.

F E D E R R A T A S

En el suelto de "Noticiero económico-social" del 3-1-63, titulado "Amagos de crisis en la industria metalúrgica", se han deslizado dos erratas de imprenta que alteran de modo importante el texto que el autor nos entregó.

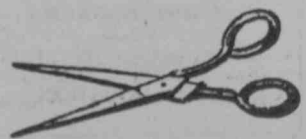
Al final del penúltimo párrafo se dice: «Es una burla macabra porque, calculando el salario base...» Debe leerse: «Es una burla macabra porque, calculando sobre el salario base...»

La otra errata es más grave. Se halla en el último párrafo, donde dice: «... que son hombres y no cosas, y son, por añadidura, francotalangistas, "portadores de valores eternos".»

Ya se habrá comprendido que no podía el autor ni nuestro periódico decir semejante insulto contra los trabajadores. El párrafo original terminaba así:

«... que son hombres y no cosas, y son, por añadidura, según los filósofos francotalangistas, "portadores de valores eternos".»

(N. de la R.)



L'EUROPE DES TRAVAILLEURS

(Suite de la huitième page.)

clairement que le statu quo ne peut être maintenu même si cela était désirable. Une fois de plus le capitalisme impose impitoyablement sa propre forme d'organisation au mouvement ouvrier et l'oblige à s'organiser sur le plan international, tout comme il a forcé naguère les petits syndicats et les syndicats de métier à s'unir.

Ce n'est qu'en joignant leurs forces que les mouvements ouvriers de Grande-Bretagne et du continent éviteront de perdre plus de terrain qu'ils n'en ont déjà perdu chacun de leur côté. En Europe le pouvoir central réel de nos jours se trouve dans le Marché Commun et non dans les Etats-nations si puissants qu'ils puissent être — aussi le mouvement ouvrier doit devenir agissant au sein du Marché Commun, dans tous les domaines essentiels, et partout où son influence peut jouer un rôle. La prédominance du pouvoir du

capital dans l'Europe unie devrait agir comme un stimulant pour une réadaptation de la structure de notre mouvement et pour une union bien plus étroite sur le plan international que cela n'a été le cas jusqu'à maintenant.

L'internationalisme en tant qu'obligation morale s'il a rarement représenté une force efficace en temps de crise, a pourtant maintenu le mouvement ouvrier international en vie jusqu'à maintenant; dans les circonstances actuelles, c'est déjà un exploit. Il fut un temps où l'on pouvait regarder notre mouvement et être fier de pouvoir dire: «Et pourtant, il tourne». Cela ne suffit plus du tout. L'internationalisme doit trouver une expression pratique dans de nouvelles structures d'organisation et dans une coordination plus étroite des négociations collectives, de la politique économique et des revendications syndicales sur les plans politique et social dans tous les pays d'Europe.

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères, vous rendre un peu des moyens que l'on vient honneusement de vous ravir.

Georges BRUTELLE,
Secrétaire général adjoint
de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituíroslo, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.

Georges BRUTELLE,
Secretario General Adjunto
de la S. F. I. O.

ESPAGNE : une année sociale, aussi...

LE général Franco, comme un autre général, découvre le problème social. Dans son discours traditionnel de fin d'année, le dictateur espagnol a évoqué — pendant quelques minutes seulement, sur une déclaration qui en faisait cinquante — les problèmes revendicatifs et syndicaux.

Le dernier Conseil des ministres tenu à Madrid, en décembre dernier, avait déjà évoqué ces questions. La cause de ces subites préoccupations : le malaise persistant au sein de la classe ouvrière qui avait entraîné en cours d'année des mouvements de grève de grande ampleur dans les centres miniers et industriels du nord du pays. Pour calmer la vive irritation due à un trop long blocage des salaires, le pouvoir franquiste avait été obligé d'accepter la signature de conventions collectives relevant substantiellement les rémunérations.

La crise n'était pas pour autant résolue, et la hausse des prix persistante (+ 8 % en 1962) principalement celle des produits alimentaires, autant de faits qui ne pouvaient qu'entretenir le mécontentement.

D'où les déclarations qui se veulent apaisantes de Franco et de son ministre du Travail, Romeo Gorria.

Un salaire minimum garanti a été institué et fixé à 60 pesetas par jour, c'est-à-dire 5 F. lourds, soit environ 120 F. par mois. On se rend compte, par ces deux chiffres, de la faiblesse des revenus des travailleurs espagnols.

Le gouvernement est satisfait de cet effort qui relèverait de 75 % les salaires minima fixés à 36 pesetas depuis 1956. Or, depuis 1956, leur taux n'avait pas été modifié, alors que le niveau des prix avait augmenté de 80 % depuis cette date.

La réduction du pouvoir d'achat a donc été constante pour les catégories sociales les moins favorisées, de 1956 à 1962.

Cette décision, de plus, n'intègrera que 15 % des travailleurs espagnols. Les autres — donc la grande majorité — n'ont rien à attendre, cette année, de la part de Franco. Il faut surveiller les prix, déclare-t-il, et une action vigoureuse va être entreprise, si l'on en croit le chef de l'Etat franquiste.

Pour le reste, il est fait confiance, selon le ministre du Travail, « aux décisions volontaires et libres des entreprises et dans le mécanisme des conventions collectives ». Le salariat n'a donc pas grand chose à attendre.

L'économie espagnole essaie de se mettre à l'heure européenne et depuis 1959, par une politique qui ressemble en tous points à celle pratiquée en France par Debré-Rueff, « l'assainissement » a été entrepris. Il s'est traduit par un blocage des revenus et un ralentissement du rythme d'une production pourtant insuffisante. Pour tenir les coûts des biens industriels dans des limites compatibles avec la concurrence mondiale, les salariés ont subi une austérité à sens unique, et pour éviter une

véritable explosion sociale, Franco s'est décidé à parler des salaires dans son message. La classe ouvrière, et même les syndicats officiels, ont très mal accueilli ces déclarations et on s'attend, pour 1963, à une nouvelle vague de grèves dans les régions industrielles. L'appel au calme lancé par le journal catholique « Ya », invoquant le sens des responsabilités des travailleurs espagnols, n'y changera rien. Le Caudillo a totalement manqué sa politique sociale, comme la modernisation économique du pays, et la tentative de dédouanement par une demande d'entrée dans l'Europe vient trop tard pour sauver le régime franquiste de la faillite.

Henri LEGUEPIN.

Le général FRANCO

a été traité d'âne (par surprise)
dans un grand quotidien de Barcelone

(El general Franco ha sido tratado de burro (por sorpresa)
en un gran diario de Barcelona)

Este es el título, a cinco columnas, con que el diario parisién "France-Soir" encabezaba esta información que traducimos, acompañada de esa interesante fotocopia.

A la terminación de cada año, el general Franco dirige un discurso a la nación.

revolucionarios verdaderos acaban imponiéndose. El tiempo ha venido a darnos la razón y hoy vemos cómo el mundo, aunque no quiera confesarlo, sigue los caminos que nosotros marcamos.

Todos los fenómenos políticos que, en el mundo observamos, pese a las diferencias de sus etiquetas, registran el mismo contenido: incapacidad de los viejos sistemas políticos para conseguir el bien común, enemiga y desprecio hacia la política, de partidos, repudio a los rubios económicos y a los imperialismos.

Le discours du Caudillo comportait une coquille.

El discurso es difundido por la radio y la televisión españolas

y reproducido "in extenso" por todos los periódicos.

De ahí que "La Prensa", diario de la tarde, de Barcelona, lo ha reproducido escrupulosamente en su segunda página, dedicada a informaciones generales.

Escrupulosamente, o casi, porque un linotipista se ha creído en el caso de agregarle un comentario breve, pero incisivo.

En medio de una frase referente al mejoramiento de los salarios y de las condiciones de vida de los trabajadores, ha introducido la palabra burro.

En español, burro significa âne.

El linotipista ha tenido la satisfacción de ver su percutiente palabra reproducida y vendida en la mitad de la tirada habitual de "La Prensa", pero también la contrariedad de verse en prisión por injuria al jefe del Estado.

Por esa palabra de tres letras en francés y de cinco letras en español, se expone a una pena de entre seis y diecisiete años de prisión.

("France-Soir", 9-1-1963.)

Comentario Embuchado de burro

EL linotipista que en el diario barcelonés "La Prensa" ha compuesto el discurso pronunciado por el Caudillo en fin de año, es sin duda digno heredero de aquellos concienzudos tipógrafos de entre los que en España salieron tantos hombres cabales. No es, pues, de extrañar que no se limitara a trasladar maquinalmente al plomo palabra por palabra, sino que pusiera su atención en lo que unas con otras decían o querían decir. De ahí que, a poco de comenzar su trabajo, se detuviera a releer esta frase del Caudillo: « Son muchos los que han llegado a considerarnos como la reserva espiritual del Occidente. »

El linotipista hizo un gesto indefinible. Poco después, y más adelante, con las cejas enarcadas, leyó: « España, hoy, es un país en paz, en plena recuperación económica, con capacidad creadora en todos los órdenes de la vida, con un sólido prestigio internacional... » Prosiguió el linotipista hasta que se detuvo en estas palabras: « Tenemos una Administración capaz, honesta... »

« ¡Honesto! » — repitió sarcásticamente. — ¡Y que tenga uno que componer estas cosas! »

Después de tales frases, vinieron otras: « Esto que muchos ya llaman el milagro español... » « El desarrollo económico no es para nosotros una cosa nueva... » « El Plan de Desarrollo constituirá un arma poderosa en la lucha contra las injusticias y desigualdades y no admitirá parcialidades... »

Y he aquí que nuestro hombre se paró en seco, leyendo unas líneas que no había terminado de componer. « El tiempo ha venido a darnos la razón, y hoy vemos cómo el mun-

do, aunque no quiera confesarlo, sigue los caminos que nosotros trillamos. »

— Ya es demasiado — dijo el linotipista — ¡Que nosotros trillamos! »

Dejó sin componer la última palabra y aun se quedó a mitad de la penúltima. Pasó a la línea siguiente y tecleó:

¡Burro!

Quizás el verbo trillar le había sugerido la visión de una bestia de tiro. El caso es que así, con esa palabra, el linotipista interrumpió su trabajo, dejando tal vez a quien hubiera de continuarlo el cuidado de limar el "¡Burro!". Pero esta palabra, a través del corrector de pruebas, llegó hasta la rotativa y más tarde hasta el público, vistosamente impresa en el periódico.

Los comentarios han sido muchos y — lo que es peor — regocijados. El linotipista se encuentra acusado del grave y penadísimo delito de injurias al jefe del Estado. Pero ¿es verdaderamente a éste a quien ha sido dirigida la palabra? Se quiere hacer ver que el linotipista, embuchándola en el discurso, se la dirigía a sí mismo; algo así como si hubiera dicho: « ¡Burro de mí! ¡Qué burros somos los que aguantamos estas cosas! »

Y hasta hay defensores que aducen sagazmente que habiendo tan terribles adjetivos en el diccionario y tantos bichos malos en la zoología, parece absurdo que ese buen linotipista, para calificar al Caudillo, se haya conformado con aplicarle el nombre de un animalito que, al fin y al cabo, no hace daño a nadie.

Pericles GARCIA

acharnée des partis socialistes et des syndicats est le facteur déterminant qui empêche l'admission de dictatures fascistes telles que l'Espagne et le Portugal.

Ce sont des faits semblables qui ont été utilisés en Grande-Bretagne par l'opposition à l'entrée de ce pays au Marché Commun. Toutefois, aucun argument positif n'a été avancé jusqu'ici pour justifier cette opposition. Il est difficile de faire un choix dans les domaines de la politique intérieure, des relations internationales, de la planification économique ou de la politique sociale entre les possibilités offertes par le Marché Commun à la Grande-Bretagne et celles qu'elle peut trouver ailleurs : l'A.E.L.E. — organisation mort-née mise sur pied dans le but de servir de monnaie d'échange avec la C.E.E. — et le Commonwealth, qui, lentement mais inexorablement s'en va vers une désintégration, chacun de ses membres cherchant la solution à ses problèmes économiques dans son entourage géographique immédiat plutôt que dans les relations du Commonwealth. Le Marché Commun est dominé par des forces conservatrices et capitalistes, mais la Grande-Bretagne l'est aussi ; les services sociaux de la Grande-Bretagne sont très libéraux, mais dans plusieurs des pays-membres du Marché Commun, ils le sont tout autant et, à certains égards, peut-être même davantage. La politique internationale suivie par la Grande-Bretagne est d'ores et déjà presque identique à celle du Marché Commun : toutes deux déterminées par des forces et des intérêts semblables. Pour ce qui est de la planification politique et sociale telle qu'elle existe, il n'y a pas de raison de croire que dans une Grande-Bretagne conservatrice les résultats en devraient être plus progressifs que dans les pays du Marché Commun.

Nous devons accepter le fait, peu agréable, que, au cours des années qui viennent de s'écouler, le mouvement ouvrier a perdu du terrain tant dans les pays du Marché Commun que dans les autres ; l'unification de l'Europe est en train de se faire très rapidement et sans possibilité de retour en arrière indépendamment du mouvement ouvrier et peut-être même contre lui. Un sentiment de frustration et d'incapacité est peut-être la raison la plus importante bien que rarement invoquée, de l'opposition de certains syndicats de Grande-Bretagne et d'autres pays, au Marché Commun. Cette raison a été exposée dans le numéro du printemps 1961 des « Affaires syndicales », dans lequel on écrivait : nous pourrions tristement nous trouver engagés dans une lutte contre les monopoles bien retranchés, qui, du fait du caractère international de leurs activités sont assurés contre les pressions ou les échecs. Les syndicats britanniques doivent donc reviser et renforcer leurs structures, engager un plus grand nombre de spécialistes, à défaut de quoi ils seront perdus au sein du Marché Commun.

Reconnaître cette vérité n'a pas été facile pour les syndicats européens ; en effet elle n'est pas valable seulement pour les syndicats de Grande-Bretagne. Dans certains milieux, on observe une crainte bien naturelle, devant les nouvelles responsabilités et les nouvelles tâches. Il est tellement plus facile de se laisser aller, de restreindre son activité à un petit domaine, dans lequel on peut paraître puissant tout en demeurant stationnaire. Mais ceci représente une abdication de notre responsabilité de syndicalistes et une méconnaissance de la réalité politique.

A l'heure actuelle, il ressort (Voir la suite en septième page.)

Comité de Rédaction
de LE SOCIALISTE :

Jean PAUL BONCOUR

Suzanne MOREL

Eugène MONTEL

Georges GUILLE

Gerard JACQUET

Joseph BEGARRA

Administrateur :

Roger SOUTHON